

LES SOUFFLETS MNEMOTECHNIQUES.

On a relevé dans les annales antiques bien des singularités ; mais il en est encore qui ont échappé aux investigations des historiens. Tel est, mesdemoiselles, l'usage bizarre de tirer les oreilles et de distribuer des soufflets aux témoins d'un acte important.

Cette coutume, que vous croiriez volontiers d'origine barbare, prit naissance au milieu de la civilisation latine. A Rome, lorsqu'un plaideur somrait son adversaire de comparaître devant les prêteurs, il invoquait le témoignage des assistants en leur tirant les oreilles. Les poètes font souvent allusion à cette étrange forme de procédure. Dans *Persa*, comédie de Plaute, Dordalus s'étonne de ce que Saturion le cite en justice sans témoins, et celui-ci répond : « Crois-tu, coquin, qu'à cause d'un misérable comme toi, je veuille tirer les oreilles d'un honnête homme ? » Horace, après avoir reproduit une longue conversation que lui tient un fâcheux, ajoute : « Par bonheur, au coin d'une rue, mon importun rencontre un de ses créanciers, qui s'écrie : Où vas-tu, infâme ? » Puis, s'adressant à moi : « Permettez-vous que je vous prenne à témoin ? » Je tends l'oreille avec plaisir ; les deux plaideurs s'éloignent, et je rends grâce à Apollon. »

Virgile commence ainsi l'une de ses églogues : « Je chantais les rois et les combats, mais Phébus me tira par l'oreille pour m'avertir de changer de ton. » Plusieurs pierres gravées, recueillies dans les musées de Florence et de Naples, représentent une main pinçant une oreille entre le pouce et l'index avec cette inscription : Μνημονεῖν, *Souviens-toi*. Les idées que les anciens attachaient à la traction auricu-

laire nous sont révélées par Pline le naturaliste, qui dit gravement : « Le bout de l'oreille est le siège de la mémoire ; c'est pourquoi nous le touchons pour prendre quelqu'un à témoin : »

Les Francs Ripuaires ou Austrasiens, devenus maîtres de la Gaule, semblent avoir admis ce principe ; ils crurent même que quelques soufflets ne seraient pas sans efficacité, pour mieux fixer la mémoire, et ils insérèrent dans leur loi l'article suivant : « Si quelqu'un a acheté un domaine, une vigne ou toute autre propriété, il se rendra au lieu où la tradition a été faite, avec trois, six ou douze témoins, selon l'importance de l'acquisition. Il amènera un nombre égal d'enfants, et après avoir payé le prix convenu, il aura soin de donner à chacun des enfants plusieurs soufflets et de leur tirer les oreilles, afin qu'ils rendent dorénavant témoignage. »

De semblables dispositions sont contenues dans les codes des Allemands et des Bava-rois. Ceux-ci, lorsqu'il s'agissait de transactions considérables, tiraient les oreilles à une multitude de témoins. On lit, au bas de diverses chartes des onzième et douzième siècles, relatives à la Bavière : « Les témoins de cet acte ont eu les oreilles tirées. » Ou bien : « A cause de cette affaire, on tira les oreilles à... » En 1807, l'abbesse de Gersensfeld, pour assurer à son monastère la possession exclusive des dîmes de Gamersheim, donne à l'église épiscopale d'Eichstadt, en Franconie, douze métairies et demie, six esclaves et dix livres de deniers ; un grand nombre de nobles ont les oreilles tirées, comme témoins de cette convention. Le 12 avril 1126, lorsque le pape Honorius II confirme les

privileges de l'abbaye d'Altach, trente-huit nobles, témoins, sont soumis au traitement accoutumé. La dignité n'en préservait pas, car, parmi ceux qui s'y astreignent figurent souvent les plus hauts personnages, tels que Henri, duc de Carinthie, et son frère, Aldaric; Henri, duc de Saxe, le duc de Zaringe, le marquis de Sira et une multitude de comtes, marquis, échantons, prévôts ou préfets de villes. Mais il est à remarquer que, si des ecclésiastiques sont présents au contrat, ils se contentent de le signer, sans subir l'humiliante cérémonie.

En France, les soufflets prévalurent sur la traction auriculaire. Les donations de Guy de Montfaucon à l'église d'Autun sont certifiées, en 1122, par Ponce, chanoine de Rebel, qui en avait été témoin dans son enfance et avait reçu un soufflet pour ne pas les oublier. En 1034, Robert, duc de Normandie, envoie son fils Guillaume, encore enfant, déposer sur l'autel de Saint-Pierre-des-Préaux l'acte par lequel il cède à cette abbaye le domaine de Turstinville. Trois jeunes damoiseaux assistent à cette cérémonie : le fils d'Humfred des Préaux, Hugues de Valeran et Richard de Lillebonne. Quand tout est conclu, Humfred se précipite sur eux et leur distribue des gourmades.

« Qu'avez-vous? demande avec étonnement Richard. Pourquoi m'avez-vous donné cette *grandissime claque*? » Ce sont les termes précis de la chronique.

« Ami, répond Humfred, c'est parce que tu es plus jeune que moi, et il est probable que tu vivras plus longtemps, et tu seras, au besoin, témoin de ce contrat. »

L'usage de ces soufflets, qu'on peut appeler avec raison *mnémotechniques*, fut adopté par la chevalerie sous le nom euphémique de *colée*, *paulmée* ou *accolade*. C'était un grand coup donné sur l'épaule ou la joue du chevalier, avec la paume de la main. En appliquant ce coup, on adressait au néophyte une apostrophe, soit pour lui

déclarer qu'il était définitivement reçu, soit pour l'exhorter à soutenir glorieusement son nouveau titre. On lui disait, par exemple : « Au nom du Dieu tout-puissant, je t'ordonne chevalier, et je te reçois de grand cœur en notre collège. » Ou bien :

« Que dome Diex, qui en la crois fust mis,
Te doint povir contre tes ennemis. »

Ou encore : « *Biaux sire, pensez de bien faire. — Que Diex vous doint d'estre bon chevalier !* »

Il a semblé bizarre qu'on battît un homme pour lui conférer le plus honorable des titres; aussi les savants se sont-ils grandement préoccupés du sens énigmatique de la *colée*; ils prétendent qu'elle avait pour but « d'avertir le novice de toutes les peines auxquelles il devait se préparer, et qu'il devait supporter avec patience. » Cette explication manque d'exactitude, quoiqu'elle soit universellement admise. La *colée* n'était autre chose qu'un *soufflet mnémotechnique*, administré en vertu des vieilles idées des Francs Ripuaires.

Hugues de Tabarie, rimeur du douzième siècle, le déclare nettement dans son poème de *l'Ordèse de chevalerie* :

La colée est li ramembranche
De celui qui l'a adoubé
A chivaliers, e ordené (1).

L'auteur de *l'Ordre de chevalerie*, qui vivait à la fin du quatorzième siècle, dit plus explicitement encore : « Le chevalier donne une *paulmée* à l'écuyer, afin qu'il soit souvenir de ce qu'il promet, de la grande charge à qui il est obligé et du grand honneur qu'il reçoit et prend, par l'ordre de chevalerie. »

La théorie barbare de l'influence des coups sur la mémoire a contribué ainsi à corroborer une institution éminemment civilisatrice. Tant que dura la chevalerie, on ne cessa de souffleter les récipiendaires;

(1) L'accolade est en souvenir de celui qui a armé et ordonné le chevalier.

mais on se déshabitua peu à peu de rosser les témoins des contrats. Il resta toutefois dans les mœurs des traces de cette étrange habitude. Dans certaines provinces, lorsqu'un condamné à mort expiait ses crimes, les mères menaient leurs fils au pied de l'échafaud, pour les fouetter au moment où s'achevait le supplice. La rude correction qu'ils recevaient se gravait mieux dans leur esprit qu'un spectacle inintelligible pour eux ; et quand ils parlaient plus tard de leur fustigation, les parents avaient occasion de dissenter utilement sur les peines réservées aux prévaricateurs.

Si nous en croyons des témoins oculaires, ces scènes épisodiques accompagnent encore quelquefois les exécutions, à Aix, à

Saint-Quentin et dans d'autres villes du nord et du midi.

L'auteur des présentes recherches a vu lui-même, entre Parnes et Magny (Seine-et-Oise), deux paysans planter une borne qui devait fixer les limites de leurs propriétés respectives. Avant de se retirer, ils battirent à outrance trois enfants qui se trouvaient là, en disant à chacun d'eux : *Tu t'en souviendras !* Interrogés sur les motifs de leur conduite, nos campagnards répliquèrent simplement : *C'est l'usage.* Ils ne se doutaient guère que cet usage leur venait des Romains et des Francs Ripuaires.

EMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

BIBLIOGRAPHIE.

Paraboles de Krummacher, traduites de l'allemand par M. L. Bautain, nouvelle édition ; 1 fort volume, chez Hachette et C^{ie}, libraires de l'Université, rue Pierre-Sarrazin, n° 12.

Les Allemands ont un grand attrait pour les paraboles, sortes d'allégories qui enveloppent une vérité. Déjà votre Journal vous a donné du même auteur : *la Rose moussue, Baruch, le Rouge-Gorge, le Petit arbre*, touchantes moralités qui, grâce à quelques changements, plaisent à des esprits français dont la logique est plus exigeante que la rêverie allemande. Mais d'autres paraboles, trop vagues, ne contiennent pas toujours une vérité ; il y a d'ailleurs dans ce livre un mélange de toutes les religions, ce qui fatigue l'intelligence ; et puis, ce sont des fleurs, des arbres, des oiseaux, qui servent à amener toutes choses

bien éloignées des réalités de la vie ! J'avoue que nos fables me semblent plus amusantes, et leur morale plus applicable. Je veux cependant vous citer une des remarquables paraboles de ce volume.

LA MORT ET LE SOMMEIL.

Se tenant par la main, comme deux frères, l'ange du sommeil et l'ange de la mort parcouraient la terre. C'était un soir. Ils s'arrêtèrent sur une colline ; un silence mélancolique régnait autour d'eux, et la cloche se taisait dans le lointain village.

Les deux bienfaiteurs de l'humanité, avec le calme qu'exigent leurs fonctions, s'assirent l'un à côté de l'autre et s'em brassèrent tendrement.

La nuit approchait. L'ange du sommeil se leva de son siège de mousse, et d'une main légère répandit les invisibles semences du sommeil. Le vent les porta sur les

paisibles cabanes. Aussitôt, depuis le vieillard qui marche avec un appui, jusqu'à l'enfant au berceau, tous subirent les douces influences du sommeil. Le malade oublia ses douleurs, l'affligé ses chagrins, le pauvre ses soucis... les yeux de tous se fermèrent.

Après avoir rempli ses devoirs, l'ange du sommeil revint se placer à côté de son frère, et s'écria dans une innocente joie : « O qu'il est doux de consoler ! Quand l'aurore paraîtra, les hommes me béniront comme leur ami, leur bienfaiteur. Que nous sommes heureux, nous, messagers invisibles de l'esprit du bien ! que notre mission est belle ! »

Ainsi parla l'ange du sommeil.

L'ange de la mort le regarda avec tristesse, et des larmes, telles que les immortels en répandent, parurent au bord de ses paupières :

« Ah ! dit-il, que ne puis-je jouir comme toi de la reconnaissance des hommes ! mais ils me regardent comme leur ennemi, comme le destructeur de leurs joies, de leurs espérances.

— O mon frère ! reprit l'ange du sommeil, l'homme de bien, lorsqu'il sera à son dernier réveil, verra aussi en toi son ami, son bienfaiteur, et te bénira avec reconnaissance. Ne sommes-nous pas frères, et envoyés par le même père ? »

Il dit. Les yeux de l'ange de la mort rayonnèrent d'espérance, et les deux frères s'embrassèrent plus tendrement.

Ces paraboles, qui toutes inspirent l'amour de la famille, vous les expliquerez à vos jeunes sœurs, à vos jeunes frères, mesdemoiselles ; ce sera pour eux une utile et agréable récréation durant les tristes soirées d'automne

J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ETRANGERE.

ROMA ANTICA E ROMA MODERNA.

SONETTO.

Sei pur tu, pur ts' veggio, o gran latina
Città, di cui quanto il sol aureo gira
Ne altera più, ne più onorata mira
Quant unque involta nella sua ruina.

Queste le mura son mi tremi et inclina
Pur anche il mondo, non che pregia e ammira,
Queste le vie, per cui con scorno ed ira
Portar barbari re la fronte china.

E questi che o' incontro ad ogni passo
Avanzi son di memorabil opre
Men dal furor che dall' età sicuri.

Ma in tanta strage, or chi m'addita e scopre
In corpo vivo, e non in bronzo o in sasso
Una reliquia di Fabrizi e Curi?

FERDINANDO GHEDINI.

ROME ANCIENNE ET ROME MODERNE.

SONNET.

Enfin, je te vois ! Est-ce bien toi, ô grande cité latine ? Le soleil n'en a jamais éclairé ni de plus fière ni de plus glorieuse que toi, bien que tu sois enveloppée dans un manteau de ruines !

Sont-ce bien là ces murs tant admirés, devant lesquels le monde tremble et se courbe ? Sont-ce bien là les rues par lesquelles les rois barbares, pleins de colère et de honte, passèrent jadis vaincus et le front baissé ?

Oui ! Et ces ruines que l'on rencontre à chaque pas sont les restes d'œuvres mémorables qui ont été moins respectées par les hommes que par le temps.

Mais, au milieu de ces reliques, qui peut me montrer à présent un souvenir des Fabricius et des Curtius, non pas gravé sur l'airain et le marbre, mais dans un cœur vivant ?

NAPOLÉON SAVONE.

LA VIEILLE FILLE.

Par un beau soir d'automne, la petite société qui se trouvait réunie au Tréport pour prendre les bains de mer paraissait plus animée que de coutume, et se répandait en groupes sur la plage. Comme l'époque était fort calme, et qu'aucune idée politique n'agitait les têtes des baigneurs de 1846, on peut croire que cette préoccupation n'avait rien de bien grave. En effet, il ne s'agissait que de l'arrivée prochaine de quelques nouveaux voyageurs; éternel sujet de conversation des curieux et des oisifs. Les personnes attendues de Paris chez une des plus riches habitantes du pays étaient, disait-on, une famille composée d'un jeune ménage, de deux enfants, d'un oncle de la femme et d'une sœur aînée du mari, encore demoiselle à trente ans. A cette annonce d'une vieille fille, il eût fallu voir les hochements de tête, les grimaces, les sourires de commiseration ou de raillerie; il eût fallu entendre les murmures peu flatteurs, les réflexions peu charitables, les commentaires et les épigrammes qui assiégeaient d'avance l'inconnue. Celui-ci la déclarait laide à faire peur; celui-là lui prêtait une taille contrefaite ou une démarche inégale; un autre la proclamait bas-bleu émérite, et lui mettait sur le nez une paire de lunettes bleues; un quatrième jurait qu'il n'y avait pas de plus sottie ni de plus maussade créature; tous enfin bâtissaient sur ce seul mot de vieille fille un échafaudage de conjectures fâcheuses, et accablaient de leurs dédains anticipés une personne qu'ils n'avaient jamais vue. Les femmes surtout ne tarissaient pas, comme si l'avantage d'être mariée était une preuve de mérite. Malheureusement, à l'appui de cette préven-

tion générale contre les célibataires, on pouvait citer quelques exemples assez concluants; entre autres, celui de M^{lle} Césarine de Mareuil, établie depuis assez longtemps dans le pays; une vieille folle qu'autrefois ses prétentions extravagantes et sa haute opinion d'elle-même avaient rendue inaccessible à toute proposition de mariage, jusqu'à ce que l'âge fût venu lui enlever ses dernières chances; alors, au lieu de s'en prendre à elle-même de son abandon, elle avait, suivant l'usage, accusé la société toute entière; et sa mauvaise humeur, se répandant en sarcasmes amers, avait rendu son commerce insupportable. Aussi la désignait-on comme un fléau public, et avait-on pris l'habitude de s'éloigner dès qu'elle paraissait dans une réunion. On peut juger par là si une seconde vieille fille devait être bien accueillie au Tréport, quand le pays possédait déjà un si aimable échantillon.

M^{me} Olivier, chez qui la famille annoncée devait descendre, était une veuve d'un certain âge, que le soin de sa santé avait conduite aux bains de mer, et qui vivait fort retirée. Il était déjà nuit quand une berline de poste s'arrêta devant sa porte, de sorte que les voyageurs échappèrent pour ce jour-là aux investigations des curieux.

Lorsque M. et M^{me} Devismes et leur oncle entrèrent, ils embrassèrent cordialement leur vieille amie, et les deux enfants lui sautèrent au cou. C'étaient deux jolies petites filles, dont l'aînée avait cinq ans. M^{me} Olivier, en leur souriant, reporta ses regards sur la dame qui les accompagnait et qui jusque là s'était tenue par discrétion à quelque distance.

« Eh bien ! ma chère Amélie, lui dit-elle,

ne sont-ce pas là de charmants enfants dont les parents ont droit d'être fiers? Avez-vous donc renoncé pour toujours au bonheur dont l'exemple est sous vos yeux? »

Amélie rougit légèrement et répondit :

« Ce bonheur, madame, je le partage; en voyant ces chers enfants, je suis fière aussi. Ne suis-je pas leur seconde mère? »

Et les deux petites filles, comprenant ce que disait leur tante, s'élancèrent en même temps dans ses bras.

« Oui, oui, dit le jeune père, attendri par ce mouvement spontané, embrassez-la, mes enfants; c'est mon ange sauveur; c'est celui de toute notre famille.

— Mon frère! s'écria Amélie, voulant lui imposer silence.

— Non, ma bonne sœur, non, reprit Édouard Devismes; il faut que tout le monde sache ce que je te dois et quels sacrifices tu t'es imposés. Nous vous conterons cela à table, madame Olivier, car je vous avoue que nous mourons de faim.

En effet, toute cette famille, dont l'appétit était aiguisé par le voyage, se réunit avec joie autour d'un souper confortable auquel présidait la bonne M^{me} Olivier. C'était un de ces repas charmants, animés par la plus franche cordialité, où chacun apporte sa bonne humeur sans arrière-pensée. M^{me} Devismes, jolie blonde, se partageait entre ses enfants et sa belle-sœur Amélie, qu'elle paraissait aimer de tout son cœur. Quant au vieil oncle, il faisait gaiement sa cour à M^{me} Olivier.

Quand on eut fait honneur aux premiers mets, M^{me} Olivier réclama la confidence qu'on lui avait promise, et aussitôt Édouard, malgré les instances de sa sœur, commença le récit suivant :

« J'avais dix ans et ma sœur douze, quand nous eûmes le malheur de devenir orphelins. Notre père avait été tué lors de la conquête d'Alger, et notre mère ne lui survécut que quelques mois. J'étais d'une santé faible et j'annonçais d'assez tristes dispositions; j'avais besoin en même

temps de soins pressés et d'une surveillance active. Ma sœur aînée, que voici, remplaça pour moi la mère que j'avais perdue. Il n'est pas d'attentions délicates, pas de douces caresses, pas de vigilantes sévérités dont elle n'ait entouré mes jeunes années; elle s'était fait un devoir de ne vivre que pour son frère, comme si notre mère lui eût légué toute sa tendresse en même temps que son autorité. Avant que je fusse en âge de me conduire moi-même, je sais qu'elle refusa plusieurs partis. Un entre autres paraissait lui plaire; mais ce jeune homme, attaché à une légation, devait l'emmener en pays étranger; il aurait fallu qu'elle renonçât à veiller sur moi... elle se sacrifia pour un frère qui ne le méritait guère, car mes mauvais penchants triomphaient de ses leçons et de ses bons exemples; à mesure que je grandissais, la paresse, l'amour du jeu, le goût de la dissipation, se développaient chez moi, si bien qu'à peine devenu maître de ma fortune, j'en fis l'usage le plus déplorable, et dépensai sans compter, sans presque m'en douter, l'héritage que m'avaient laissé mes parents. A cette époque, Amélie ne répondait plus de moi; elle pouvait, elle devait même séparer son existence de la mienne, m'abandonner et ne songer qu'à son propre bonheur. C'est ce qu'elle ne voulut pas faire avant d'avoir essayé par tous ses efforts de me ramener à la raison. Pour cela, quels moyens employa-t-elle? une douce persuasion, l'autorité de la vertu, enfin la honte qu'elle me fit de mes compagnons de plaisirs, qui presque tous s'étaient publiquement déshonorés. Je rentrai en moi-même, j'abjurai les erreurs d'une vie frivole, et je me livrai assidûment aux beaux-arts, qui devaient, disait-elle, assurer à la fois ma réputation et mon avenir. Mais ce n'était pas assez de m'avoir ouvert une route meilleure, il fallait m'empêcher de retourner en arrière; une sœur aurait-elle assez d'empire sur moi pour me maintenir dans

ces bonnes habitudes ? Elle avait une amie, une seconde elle-même, un ange, comme vous le voyez, ajouta-t-il en montrant sa femme ; elle me la proposa pour épouse... c'était le bonheur !... je l'acceptai bien vite ; mais, hélas ! sans le savoir, j'étais ruiné !... Noble et généreuse Amélie ! ce fut alors qu'elle déploya toute la grandeur de ses sentiments : elle sut me cacher la vérité ; mon homme d'affaires, persuadé par elle, me laissa croire que je pouvais encore offrir à ma prétendue une fortune raisonnable, et je signai de bonne foi le contrat qui stipulait de ma part un apport considérable... Eh bien ! cette fortune... c'était celle d'Amélie, c'était sa part d'héritage : elle avait remplacé, à mon insu, le patrimoine que dans ma folie j'avais depuis longtemps dissipé ! »

Un murmure expressif accueillit ces paroles, et l'attendrissement général ne permit pas aux assistants de témoigner autrement leur admiration. Embarrassée de son triomphe, Amélie se hâta de répondre à son frère :

« Pourquoi parler toujours de ta reconnaissance, Édouard ? tu ne me dois plus rien aujourd'hui.

— Je ne te dois rien ! à toi, ma bienfaitrice !

— Cette fortune n'était qu'une avance ; depuis ton mariage, tu as fait tant d'efforts, et tu as si bien travaillé, qu'à présent tu me l'as rendue.

— Il est vrai ; mais, hélas ! ce que je n'ai pu te rendre, ma pauvre sœur, c'est le bonheur ! Celui que tu aimais est revenu une seconde fois demander ta main ; mais alors, dépouillée de ta fortune, tu l'as refusé de nouveau, par une sublime délicatesse ; et c'est pour moi, pour ton frère, que tu t'es deux fois sacrifiée !

— Sacrifiée ! reprit-elle en souriant ; ai-je donc l'air d'une victime, et croit-on que je sois bien malheureuse ? »

En effet, sa physionomie respirait une douceur si calme, un enjouement si natu-

rel, que personne n'y pouvait découvrir des regrets.

« Oui, continua-t-elle du même ton, je sais qu'on m'appelle vieille fille, et ce mot dit tout ; on m'accuse de méchanceté, de colère, de jalousie ; on affirme, sans me connaître, que je dois mon abandon à des imperfections physiques, à des défauts de caractère ou à des prétentions exagérées... que m'importe ? laissons parler le monde ; ses propos ne me rendront ni méchante, ni laide, pas plus qu'ils n'exciteront un fiel que je ne trouve pas dans mon cœur.

— Chère Amélie ! s'écria Édouard, qui sait si tu n'emploie pas toute ta force à cacher des chagrins qui causeraient mes remords ?

— Des remords, mon frère ! répliqua-t-elle d'un air plus sérieux ; n'en aie jamais ; je suis heureuse. Oui, j'en conviens, j'ai pu aimer celui dont tu parles ; j'ai pu souffrir autrefois d'une séparation nécessaire ; mais le combat n'a pas été long, car j'avais un devoir à remplir : notre mère, en mourant, m'avait recommandé de veiller sur toi, elle avait deviné tes pernicious penchants, et je me suis dévouée à cette tâche ; si je l'avais négligée, si j'avais désobéi au dernier vœu de ma pauvre mère, ah ! c'est alors que je serais malheureuse et que rien ne pourrait calmer ma conscience. Le bonheur, mon ami, est dans l'accomplissement du devoir. Au milieu de vous, auprès de vos charmants enfants, que me manque-t-il ? rien ! Celui qui m'aimait doit m'avoir oubliée ; quant à moi, je pense à lui avec plaisir et sans regrets, soyez-en persuadés. Maintenant, si vous m'en croyez, nous ne parlerons plus de moi, mais du bonheur qui nous rassemble, de nos parties de plaisir et de nos projets d'avenir pour ces chers enfants. »

Comprenant la modestie de l'aimable femme, chacun imposa silence à son admiration, et bientôt on se mit à causer de choses indifférentes, de la société du pays,

des voyageurs qui y séjournaient, de ceux qui y étaient attendus.

Au moment où on allait se séparer, quand Amélie avait déjà pris un flambeau pour gagner son appartement, M^{me} Olivier, répondant à une question que l'on venait de lui faire, parla d'un bâtiment qui était en vue et arrivait de Hollande.

« Aujourd'hui, ajouta-t-elle, plusieurs passagers qui étaient à bord de ce bâtiment se sont fait débarquer sur cette plage ; on cite parmi eux un secrétaire de légation que j'ai vu autrefois à Paris, M. Amédée de Vercigny. »

A ce nom, un léger tremblement agita la main qui tenait le flambeau ; Amélie le déposa sur une console, pendant que son frère lui lançait un coup d'œil rapide.

« Ah ! ah ! reprit celui-ci d'un air indifférent, M. Amédée de Vercigny ? mais je le connais aussi, moi. Je l'ai vu bien jeune.

— Il doit avoir maintenant trente-deux ans à peu près, répliqua M^{me} Olivier ; c'est un homme aimable, distingué. J'attends demain sa visite ; j'aurai beaucoup de plaisir à le revoir. »

Édouard, qui regardait toujours sa sœur, surprit chez elle un mouvement imperceptible pour tout autre ; mais elle se remit promptement, souhaita le bonsoir à M^{me} Olivier et au vieil oncle de sa belle-sœur, embrassa celle-ci et les deux enfants, tendit la main à son frère, qui la lui pressa d'une manière significative, et sortit de l'appartement.

Elle ne dormit guère cette nuit-là. Amédée de Vercigny, celui qui avait autrefois demandé sa main, celui qu'elle avait aimé et qu'elle avait sacrifié au bonheur de son frère, se retrouvait aujourd'hui près d'elle ; le hasard allait les remettre en présence. Cette nouvelle lui causait plus d'appréhension que de joie ; elle qui depuis plusieurs années avait su se rendre complètement maîtresse de ses sentiments, ne risquait-elle pas de perdre, à la vue d'A-

médée, le fruit de ses heureux efforts ? Ce repos du cœur, acquis avec quelque peine, n'allait-il pas être compromis ? Et cependant, que pouvait-elle espérer ? Amédée ne la cherchait pas ; il ne s'attendait pas à la retrouver ; il l'avait oubliée sans doute ; mais, en la revoyant, ne se croirait-il pas obligé de renouveler ses prétentions et de redemander sa main ? ou, s'il ne le faisait pas, ne serait-ce pas témoigner clairement d'une indifférence blessante ? Entre le danger de paraître réclamer d'anciens hommages et celui de recevoir une offense, Amélie, troublée, ne savait à quel parti recourir. Enfin, le ciel lui en inspira un qui devait en même temps sauver sa fierté et lui fournir le moyen d'éprouver son ancien prétendant. Dès qu'elle se fut arrêtée à cette résolution, le calme revint dans son esprit. A peine était-il jour, qu'elle s'habilla et fit demander son frère.

Édouard, de son côté, se préparait à lui demander un entretien ; ravi d'être prévenu, il se rendit aussitôt chez elle.

« Ma bonne sœur, dit-il en entrant, je devine à peu près quelles confidences tu as à me faire, et pour t'épargner l'embarras de les commencer, je vais moi-même t'apprendre ce que j'ai résolu. Amédée de Vercigny est ici ; il doit, dit-on, passer quelques jours au Tréport ; il est loin de s'attendre au bonheur qui lui est réservé. Je le verrai dès aujourd'hui.

— Que veux-tu faire ? s'écria sa sœur alarmée.

— Je veux lui apprendre ce que ta délicatesse lui avait caché, le véritable motif de tes refus, le sacrifice que tu m'as fait de tes inclinations, de ton bonheur...

— Garde-t'en bien ! mon frère, tu me ferais mourir de honte.

— Pourquoi cela ?

— Oh ! il y a des sentiments que les hommes ne comprendront jamais ! Je ne prétends pas te les expliquer ; mais tu reconnaitras au moins que je suis maîtresse de mon cœur et de ma conduite ; eh bien !

je veux qu'il ignore plus que jamais les motifs qui m'ont déterminée; si j'ai refusé sa main, je veux qu'il continue à croire que ce mariage ne me convenait pas.

— Y penses-tu? ma sœur; en te revoyant libre, il reprendra ses espérances, ses prétentions.

— C'est justement ce qu'il ne faut pas; j'aurais l'air de l'avoir attendu; et qui sait? il supposerait peut-être que le hasard qui nous réunit est un plan concerté à l'avance; s'il n'éprouvait plus aucun penchant pour moi, il se croirait encore obligé de feindre?... Non, non; ce n'est pas mademoiselle Devismes qui paraîtra à ses yeux, comme pour lui rappeler une inclination... éteinte peut-être; ce ne sera pas une vieille fille qu'il pourrait croire délaissée... ce sera une femme mariée.

— Mariée! toi! comment?

— Personne ici ne nous connaît; il nous sera aisé d'organiser une petite ruse innocente; que faut-il pour cela? le concours des personnes de la famille et de cette excellente madame Olivier.

— Je n'en reviens pas! s'écria Édouard, tout ébahi de ce projet; tu veux passer pour une femme mariée?

— Oui, dit Amélie en souriant; et ce sera me rajeunir..... une vieille fille peut devenir une jeune femme.

— Mais le mari? reprit Édouard, qui ne sortait pas de sa stupeur.

— Le mari est tout trouvé, répondit Amélie avec une grâce enjouée; il est aimable, bon, complaisant; en un mot, tel qu'il faut être pour rendre une femme heureuse.

— Enfin, qui est-il?

— L'oncle de ta femme, M. de Renneville.

— Un vieillard!

— Crois-tu que s'il était plus jeune, cette comédie fût convenable? c'est justement son âge qui me le fait choisir. Je n'aurai pas la prétention d'avoir fait un mariage romanesque; voilà tout.»

Édouard, confondu, ne trouvait plus un mot à répondre; cependant il finit par hasarder quelques doutes sur le consentement de l'oncle, au rôle qui lui était destiné.

« M. de Renneville, répondit-elle, est un homme d'esprit et de sens; il se prêtera volontiers à un plan qui n'a d'inconvénients pour personne, et qui protège ma délicatesse. D'ailleurs, c'est à toi de le décider; je crois avoir quelque empire sur toi; tu sais si j'ai jamais abusé des droits que ma mère m'avait légués; aujourd'hui je les réclame, et je te recommande en même temps la discrétion et... l'obéissance.»

Édouard s'inclina. Depuis longtemps il avait pris l'habitude d'une déférence extrême pour sa sœur. Aussi exécutait-il toujours ses volontés, même lorsque du fond du cœur il lui arrivait de les désapprouver.

Quelques instants après, dans une courte conférence où M. de Renneville fut appelé, le petit complot se trouva organisé.

Mais quel fut le désappointement des curieux lorsque, le lendemain, au cercle où se réunissait la bonne compagnie des eaux, on vit paraître, avec le jeune couple annoncé sous le nom de M. et M^{me} Devismes, une dame donnant le bras à un vieux monsieur, qui la présenta comme sa femme. C'était bien en effet M^{lle} Amélie Devismes, la sœur aînée du jeune mari; mais au lieu d'être la vieille fille attendue, elle arrivait mariée au vieil oncle de la famille! Dès lors, plus d'aliment à la malignité publique; plus de prétextes aux épiigrammes. Amélie, était douée de l'extérieur le plus prévenant: brune, un peu sérieuse, âgée de trente ans à peine, d'une figure aussi douce qu'expressive, elle avait cet air de bonté qui attire, et cette distinction délicate qui inspire le respect; sa conversation enjouée trahissait un esprit qui ne cherchait pas à se montrer; de sorte qu'avant la fin de la journée, elle avait fait la conquête de toute la société des bains, et

que le vieux M. de Renneville récoltait une ample moisson de compliments sur les grâces de sa charmante femme.

Plusieurs visiteurs, attirés par la curiosité, se présentèrent chez M^{me} Olivier. Parmi les plus empressés était un de ces jeunes gens remplis d'une affectation ridicule, un de ces lions de province, éternels échos des élégants de Paris, dont ils copient les manières. Celui-ci, qui trouvait ses idées toutes faites dans les journaux de modes ou dans les feuilletons les plus futiles, se mit à accabler de compliments les deux charmantes Parisiennes, Amélie surtout, dont il louait la fraîcheur et les grâces, au point de la décontenancer et de la faire rougir. Il est vrai qu'ensuite il prit bien sa revanche; car, faisant allusion au bruit qui s'était d'abord répandu dans la ville sur la situation d'Amélie :

« Je savais bien, dit-il, qu'une personne telle que vous ne pouvait pas être une vieille fille; car toutes les vieilles filles, on le sait, sont des créatures insupportables. Comment en serait-il autrement? Ce qui les empêche de trouver un mari, c'est toujours leur laideur ou leur mauvais caractère. Règle générale : toute personne qui reste fille passé vingt-quatre ans, à moins d'être tout à fait sans fortune, doit être plus ou moins disgraciée de la nature; n'êtes-vous pas de mon avis, madame?

Madame sourit. Elle aurait pu répondre victorieusement, en révélant au malencontreux complimenteur sa véritable qualité; mais elle tenait à garder son secret, surtout vis-à-vis d'un bavard dont la conversation ne se composait que de lieux communs et de médisances. Elle eut lieu de s'applaudir de sa discrétion; car quelques instants après, ce même jeune homme, parlant des diverses personnes qui étaient depuis peu arrivées au Tréport, cita M. Amédée de Vercigny, qu'il connaissait, disait-il, particulièrement.

A ce nom, Amélie tressaillit. Madame Devismes, venant à son secours, adressa

quelques questions au visiteur sur son ami Amédée.

« Un charmant garçon, répondit celui-ci, riche, considéré dans le monde. Il a obtenu un congé dont il profite, d'abord pour se reposer aux bains de mer de ses fatigues diplomatiques, et ensuite, dit-on, pour négocier certain mariage avec une jeune et belle héritière...

— Ah! dit Amélie légèrement émue, il veut se marier?

— Et il aura raison, répliqua le jeune homme. Songez donc, il a déjà trente-deux ans; qu'il épouse une jeune personne de vingt à vingt-deux ans, et ce sera un mariage parfaitement assorti.»

M^{me} Olivier sentit le coup que ces paroles portaient à son amie; aussi s'empressa-t-elle de congédier poliment l'importun discoureur.

Amélie, quoique ce fût une personne remplie de sens et de raison, n'avait pu s'empêcher d'oublier un instant les obstacles qui la séparaient de celui qui l'avait aimée autrefois, et de rêver le passé dans l'avenir; mais l'annonce de ce mariage et les réflexions dont cette nouvelle était accompagnée la rendirent sur-le-champ à elle-même. Elle se dit qu'un homme qu'elle avait refusé deux fois avait eu le droit de se croire dédaigné et de se consoler par une recherche plus heureuse; elle se dit aussi que son titre de vieille fille serait aux yeux d'Amédée, comme à ceux du monde, un grief sans réplique contre elle; et elle se félicita, dans l'intérêt de sa dignité, d'avoir pris cette qualité de femme mariée, qui la sauverait du moins des humiliations qu'elle redoutait.

Cependant une promenade avait été projetée par M^{me} Olivier. Amélie saisit avec empressement cette occasion de se remettre un peu de son trouble involontaire, et en même temps de reculer l'entrevue qu'elle prévoyait. La petite société se mit donc en chemin pour visiter Tou-

ques, joli bourg, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom, qui se jette dans la mer, un peu au-dessus du Tréport. M^{me} Olivier avait là des amis, chez lesquels elle s'invita à dîner avec toute sa compagnie. On emballa quelques provisions et l'on partit, les uns en voiture, les autres à pied, en côtoyant la rivière. L'oncle Renneville donnait le bras à sa prétendue femme, et ce rôle, nouveau pour lui, qui avait toujours voulu rester garçon, l'amusait infiniment. Il ne manquait jamais d'appeler Amélie : *ma femme*, sans aller cependant jusqu'au tutoiement; car il y a pour la bonne compagnie des limites où toute espèce de jeu sait s'arrêter.

Comme ils approchaient de la maison qui était le but de leur promenade, ils virent un cavalier s'arrêter et descendre à la porte de cette demeure; mais ils étaient encore trop loin pour distinguer ses traits. En arrivant, ils se firent annoncer aux maîtres du logis. Ceux-ci n'étaient pas seuls. Un homme encore jeune, qui s'était levé en entendant les noms de M. et madame Devismes, et qui s'avancait vers eux, demeura tout à coup immobile et stupéfait en voyant entrer Amélie, annoncée comme M^{me} de Renneville.

C'était Amédée de Vercigny.

Une exclamation de surprise partit des deux côtés à la fois. Heureusement pour Amélie, le trouble dont elle était saisie se perdit dans les compliments de bienvenue qui accueillirent les visiteurs.

Dès que tout le monde fut installé, Amédée, pâle et tremblant d'émotion, s'approcha d'Amélie pour lui demander des nouvelles de sa santé. Celle-ci balbutia une réponse insignifiante, à laquelle il répliqua en demandant si ses oreilles ne l'avaient pas trompé, et si en effet il l'avait bien entendu nommer madame de Renneville.

« Oui, monsieur, dit-elle, avec un sourire un peu forcé. Voilà mon mari. »

Et elle lui présenta le vieux M. de Renneville, qui salua le jeune homme en prenant un air de contentement et de suffisance.

Amédée lui rendit son salut d'un air contraint :

« Voilà, pensa-t-il, un vieillard que je ne puis pas souffrir; qu'il a l'air fat ! »

— Monsieur, dit alors M. de Renneville, ma femme et moi nous faisons le meilleur ménage : jamais de querelles, jamais de discorde entre nous; je ne me plains pas d'avoir renoncé au célibat; car, depuis bientôt deux ans que nous sommes mariés, je ne m'aperçois pas que j'aie changé d'état.

— Et madame, sans doute, pense de même? demanda le jeune homme en appuyant sur ces paroles.

— Tout à fait, » répondit Amélie en ob servant Amédée.

Celui-ci ne put contenir un mouvement.

« O ciel ! pensa Amélie, est-ce qu'il m'aimerait encore ? »

M^{me} Devismes intervint alors; et d'un air enjoué, elle demanda à M. de Vercigny s'il y avait quelque fondement dans le bruit répandu de son prochain mariage.

Amédée, qui avait eu le temps de reprendre son empire sur lui-même, répondit qu'en effet il avait fait quelques ouvertures à ce sujet, et que, selon toute apparence, les négociations touchaient à leur terme.

Ce fut au tour d'Amélie de pâlir; mais Amédée ne s'en aperçut pas.

« Je me trompais, se dit-elle, il ne m'aime plus. Eh bien ! j'ai fait ce que je devais faire; tant qu'il m'aurait crue libre, il aurait refusé, par délicatesse, de prendre un autre engagement; j'aurais été cause de son malheur. Ah ! c'est le ciel qui m'a inspiré mon stratagème ! »

Cependant Amédée, qui, avant l'arrivée de la famille Devismes, avait accepté l'invitation à dîner de la maîtresse de la mai-

son, s'excusa de ne pouvoir rester, sur la nécessité de se trouver au Tréport, dans l'après-midi, pour recevoir une réponse au sujet de ce mariage entamé pour lui.

On fit mille instances pour le retenir; il répondit que s'il pouvait se dégager à temps, il reviendrait dîner avec la société, qu'il quittait à regret, mais qu'il ne fallait pas compter sur lui.

Il salua cérémonieusement Amélie, elle lui fit une révérence froide; puis il sortit en proie à un vif dépit contre cette femme, l'accusant d'avoir obstinément repoussé ses hommages pour épouser un vieillard.

Un instant après, M. de Renneville, qui avait observé sa prétendue femme, ainsi que le jeune homme, se plaignit d'un léger mal de tête et descendit pour faire quelques tours de jardin.

Amélie, entre son frère et sa belle-sœur, reçut leurs reproches sur la ruse qu'elle avait employée; elle se défendit en leur prouvant qu'elle avait eu raison, puisque Amédée, de son côté, avait fait un choix. Au surplus, ajouta-t-elle, on aurait tort de la plaindre; elle ne regrettait aucun bonheur. Tout son désir, toute sa joie serait d'achever sa vie comme elle l'avait commencée; de se consacrer entièrement à la famille de son frère, d'élever ses enfants, de leur tenir lieu de mère, et de reporter enfin sur eux toute la tendresse que le ciel a départie au cœur de la femme: seul rôle qui convienne dans ce monde à une vieille fille qui n'a ni dépit ni rancune.

Et, en effet, telle était la force de sa raison et la noblesse de son âme, qu'elle pensait réellement ce qu'elle disait, et le bonheur de se dévouer aux autres avait fait taire en elle, en ce moment tous les sentiments personnels. Elle résolut de regarder cette journée comme une illusion pénible qui ne devait pas laisser de traces; elle se figura volontiers qu'elle n'avait pas revu Amédée, et se dit qu'il serait sage de ne plus penser à un espoir qu'elle n'avait retrouvé que pour le perdre.

Mais le sort lui réservait encore une épreuve. L'oncle Renneville était rentré, et laissait paraître une gaieté extraordinaire, se félicitant d'avoir joué à ravir son personnage de mari. Amélie fut un peu étonnée que son frère et sa belle-sœur, après quelques mots échangés tout bas avec lui, partageassent son enjouement, oubliant ainsi le chagrin qu'elle venait d'éprouver. Mais son bon naturel ne lui permit pas de leur en savoir mauvais gré, et elle pensa que puisqu'elle les avait rassurés sur ses sentiments, elle se devait à elle-même de leur montrer une humeur douce et cordiale.

Sur ces entrefaites, on vint annoncer que le dîner était servi; mais au moment où l'on se mettait à table, Amélie crut rêver en voyant rentrer M. Amédée de Vercigny, qui vint de l'air le plus dégagé du monde se placer en face d'elle.

Étonnée de ce changement de manières, elle osait à peine lever les yeux sur lui.

La conversation s'engagea bientôt d'une manière animée. Amédée avait de l'esprit: il en montra beaucoup; il ne semblait avoir aucune préoccupation, chose étrange dans la situation où il se trouvait vis-à-vis d'Amélie! Elle en vint à penser qu'il ne l'avait jamais aimée, et que ce trouble qu'il avait laissé paraître quelques instants auparavant était une pure comédie. Cette idée lui fit mal; mais elle se résigna en soupirant, et offrit au ciel ce chagrin de plus.

Quelqu'un ayant demandé à M. de Vercigny si la gaieté dont il faisait preuve lui était inspirée par quelque heureuse nouvelle relative à son prochain mariage:

« Oui, répondit-il, j'ai acquis aujourd'hui la certitude que je pourrai obtenir enfin la main de la personne que je recherche et que j'aime!

— Ah! fit Amélie blessée de cette dureté, je vous en fais mon compliment!

— Êtes-vous sincère, madame? demanda M. de Vercigny.

— Eh ! mais... sans doute... répliqua Amélie déconcertée.

— Eh bien ! reprit Amédée , assurez-moi donc que je ne me trompe pas !

— Comment , c'est à moi que vous adressez cette question ?

— A qui donc , mademoiselle ? s'écria le jeune homme en se levant vivement et en joignant les mains.

— Mademoiselle ! dit Amélie toute troublée ; quoi ! vous savez ?...

— Je sais que vous êtes libre ; je sais quels nobles motifs ont jusqu'ici dicté vos refus ; je sais enfin que je puis prétendre à votre main.

— Ah ! monsieur de Renneville ! dit Amélie, vous m'avez trahie !

— Que voulez-vous , ma chère amie ? répliqua le vieillard en souriant , je suis trop modeste pour me parer d'un hon-

neur que je ne mérite pas. Croyez-moi, vous étiez nés l'un pour l'autre. Ce mariage, dont on vous parlait, a été proposé à notre ami, qui, en vérité, ne s'en souciait guère ; car lorsqu'on vous a aimée, chère Amélie, on ne peut guère en aimer une autre. Aussi, que de regrets pour moi, qui vais devenir veuf ! Ah ! bah ! je me consolerais en vous voyant heureuse. »

Devismesetsa femmeembrassèrent Amélie, qui, voyant Amédée à ses pieds, ne put résister plus longtemps.

« Eh bien ! dit-elle, je consens à tout, à condition que nous ne ferons qu'une seule famille.

— C'est déjà convenu, reprit M. de Renneville ; et comme vous avez été une vieille fille excellente, vous serez le modèle des jeunes femmes. »

N. FOURNIER.

LORD WILLIAM.

IMITÉ D'UNE BALLADE DE SOUTHEY.

Nul œil humain ne vit lord William lorsqu'il précipita traîtreusement le jeune Edmond dans les eaux de la Severn ; aucune oreille, excepté celle de lord William, n'entendit le cri d'agonie du pauvre enfant lorsqu'il disparut sous les flots...

Le jeune Edmond était le dernier et unique rejeton de la puissante maison d'Erlingford : après sa mort, son héritage revenait de droit à lord William, son oncle et tuteur... « Qui donc aurait pu le lui contester ? — Personne. » Et bientôt tous les vassaux des domaines d'Erlingford reconnurent le meurtrier pour leur suzerain.

L'antique manoir d'Erlingford s'élève au milieu d'une plaine fertile, arrosée par les ondes verdâtres de la Severn. Que de

fois le voyageur égaré dans cette vallée solitaire s'est assis sur le rivage, à l'ombre de quelque saule grisâtre, oubliant les fatigues de la route, en contemplant le charmant paysage qui se déroulait sous ses yeux !

Mais jamais, depuis la mort de son neveu, lord William n'a osé arrêter sur le fleuve ses regards troublés ; car dans chaque murmure des flots, dans chaque frémissement du vent entre les saules, il lui semble entendre le cri d'agonie de sa victime... C'est en vain qu'après de longues heures d'insomnie, le sommeil vient parfois fermer ses paupières fatiguées ; il retrouve dans ses rêves l'ombre pâle et vengeresse du jeune Edmond... C'est en vain que, poursuivi par ses remords, il fuit le théâtre

de son crime, et va chercher l'oubli dans des contrées lointaines : il ne peut étouffer la voix de sa conscience. Las, enfin, d'errer de pays en pays, il revient dans ses domaines, espérant y trouver plus de calme. Vain espoir ! la paix, la douce paix, a pour jamais fui de son cœur.

Les heures se traînent bien lentement pour lui ; et cependant le temps, dans sa course, hélas ! trop rapide encore, ramène bientôt l'anniversaire de ce jour fatal, de ce jour que les terreurs de sa conscience ont pour jamais gravé dans la mémoire de lord William.

C'était un jour sombre et lugubre : l'ouragan mugissait dans la vallée, et les ondes grossies de la Severn débordaient de leur lit devenu trop étroit... L'âme bourrelée de remords, lord William cherche à s'étourdir au milieu du tumulte d'une fête ; ni la gaieté des convives, ni le vin généreux qui coule à flots dans les coupes, ne peuvent dissiper le nuage qui couvre son front... Pâle, tremblant, il prête l'oreille aux rugissements de la tempête ; des frissons glacés parcourent tout son corps à chaque raffale du vent. Il quitte, épuisé, la table du festin, et va chercher sur sa couche le repos de la nuit... Ah ! le repos n'est point fait pour les coupables !

Un sommeil de plomb venait de fermer les paupières de lord William. Un fantôme enveloppé d'un long linceul se dresse à son chevet ; c'est l'ombre de son frère : « Je te confiai mon fils en mourant, lui crie le fantôme d'une voix terrible ; tu me juras de veiller sur lui avec la tendresse d'un père... Parjure et meurtrier ! qu'as-tu fait de ton serment ? »

Les cheveux hérissés, le front baigné d'une sueur mortelle ; lord William s'élance hors de sa couche pour fuir l'apparition vengeresse ; des clameurs confuses frap-

pent ses oreilles : « La Severn ! la Severn ! » lui semble-t-il entendre. Il s'habille à la hâte ; il s'avance sur le balcon : quel spectacle s'offre à ses yeux inquiets ! La Severn a débordé de son lit, elle a envahi la vallée tout entière : ses ondes furieuses viennent se briser en mugissant contre les murs mêmes du château... Lord William jette autour de lui des regards éperdus ; partout la mort, la mort inévitable, terrible, sans aucun espoir de salut, car les flots grossissaient toujours...

Tout à coup, des cris d'espoir partant du château viennent interrompre le silence de la nuit. Lord William se penche sur le balcon : ô bonheur ! c'est un bateau ; il s'approche rapidement, conduit par un rameur agile. Tous les habitants, pages, écuyers, serviteurs, se pressent en foule sur les remparts : chacun veut profiter de cette chance inespérée de salut ; mais le batelier s'écrie : « Mon bateau est petit, il ne peut contenir que deux personnes. Lord William, c'est vous que je suis venu chercher. »

Lord William s'élance précipitamment dans le bateau : « La moitié de mon or si tu me sauves ! » crie-t-il au batelier. Celui-ci fait force de rames, et le bateau, poussé par le courant, glisse rapidement sur les eaux. Mais d'où vient que lord William frissonne et pâlit tout à coup ? C'est que près de lui, et comme sortant des profondeurs de l'onde, un cri s'est élevé, cri d'agonie, cri suprême et déchirant, comme celui d'un enfant que les flots engloutissent...

Le batelier a cessé de faire aller les rames : « Il m'a semblé entendre le cri de détresse d'un enfant, dit-il ; ne l'avez-vous point entendu, seigneur ? — Ce sont les sifflements de la tempête, répond lord William d'une voix troublée ; dépêche-toi,

manant, redouble tes coups de rame ; vite, vite, à l'autre rive !

— Cette fois je ne me trompe point, reprend le batelier ; c'est bien le cri d'un enfant que j'ai entendu ; un enfant qui se noie peut-être... allons à son secours... — Je te dis que tu te trompes, répond lord William avec colère ; d'ailleurs, la nuit est obscure ; nous chercherions en vain à le sauver : dépêche-toi ! dépêche-toi, te dis-je.

— O mon Dieu ! lord William, pouvez-vous entendre sans pitié ce cri de détresse ? Laissez-vous périr une pauvre créature innocente ? Savez-vous qu'il est affreux de mourir ainsi, de se sentir englouti vivant sous ces ondes furieuses, de tendre en vain les bras pour implorer du secours ? »

Le même cri se fit entendre de nouveau ; mais plus profond, plus déchirant encore. Au même instant, la lune, se dégageant des nuages qui l'enveloppaient, apparut dans toute sa splendeur, et à sa clarté, les deux hommes purent contempler une scène de désolation. Tout près d'eux, sur la pointe d'un rocher dont la cime seule s'élevait encore au-dessus des flots, se tenait un jeune

enfant ; il tendait les bras comme pour appeler à son aide, et les eaux grossissaient toujours.

Le batelier fit approcher son bateau du rocher. Les rayons de la lune tombaient d'aplomb sur la figure de l'enfant : que cette figure était pâle ! « Étendez votre main, lord William, s'écria le batelier : sauvez-le, sauvez-le ! » Lord William étendit le bras. L'enfant s'y cramponna de ses deux petites mains. Horreur ! Horreur ! ces mains étaient glacées ; il veut se débarrasser de leur étreinte, c'est en vain ; l'enfant s'attache à lui, il pèse sur sa poitrine plus lourdement qu'une masse de plomb. « Edmond ! Edmond ! murmure le meurtrier d'une voix défaillante ; grâce !... »

Mais le bateau s'enfonce rapidement ; le coupable voit le gouffre béant tout prêt à l'engloutir... Par un suprême effort, il cherche à se débarrasser de l'étreinte lourde et fatale ; une fois encore sa tête s'élève au-dessus des flots, puis ce fut tout.... les flots se refermèrent.... Nulle oreille humaine n'entendit le dernier cri de lord William.

M^{lle} NOËMI THÉVENIN.

LA FILLE DE JAÏR.

Et un chef de la synagogue ayant vu passer Jésus, s'approche de lui, et lui dit : Seigneur, ma fille est morte !

SAINT MATHIEU.

Elle était morte, hélas ! la brune jeune fille,
Malgré son cœur si pur, malgré son front si beau,
Comme une étoile meurt dès que le matin brille ;
Et de vieux fossoyeurs préparaient son tombeau !

Et sa mère pleurait et priait à sa couche,
Auprès de ce beau corps, à cette heure si froid ;
L'âme en derniers soupirs s'échappait de sa bouche,
Comme d'un luth brisé la note qui décroît.

Un homme vint, portant au front une auréole,
Que le riche incrédule avait déjà proscrit,
Dont le pauvre écoutait la touchante parole,
Et que ceux qui l'aimaient appelaient Jésus-Christ !

Et le père priait et pleurait à sa porte ;
Et Jésus qui passait le bénit de la main ;
Et le père lui dit : Seigneur, ma fille est morte ;
Morte ! et si vous vouliez, elle vivrait demain.

Vous pouvez faire encor que sa bouche sourie,
Rouvrir ses yeux au jour et son âme au bonheur ;
Entrez, et je ferai, divin fils de Marie,
Du marbre de sa tombe un autel au Seigneur.

C'était bien une morte à sa couche liée,
Une fleur abattue au-dessous du ciel bleu !
C'était bien la statue où l'âme est oubliée,
A qui l'art donne tout, hors le souffle de Dieu.

Eh bien ! le saint Apôtre anima la statue ;
Il fit rentrer son âme en son corps épuisé ;
Il rendit le parfum à la fleur abattue ;
Il rattacha la corde à ce beau luth brisé.

Et chacun le chanta dans son âme ravie ;
Implorant un rayon de ce divin flambeau,
Alors il dit : Croyez ! la foi, c'est l'autre vie,
Qu'étouffe bien souvent le doute, autre tombeau !

Puis il alla semer cette loi qu'on révère,
Au-dessus de tout bruit faire entendre sa voix,
Et, remontant au ciel, en passant au calvaire,
Abriter ses bourreaux à l'ombre de sa croix.

ALEXANDRE DUMAS fils.

REVUE DES THÉÂTRES.

Depuis cinq mois, quelques-uns de nos théâtres étaient fermés, les autres restaient vides... Paris ne comptait plus d'étrangers dans ses murs, et ses citoyens se sentaient trop attristés de leurs propres affaires pour aller prendre intérêt à celles de personnages fabuleux. En effet, qu'importait à l'industriel obligé de fermer ses ateliers que la flotte d'Agamemnon fût retenue dans le port par les vents contraires? Cette pauvre femme dont le mari, garde national courageux et dévoué, allait sacrifier sa vie pour rétablir l'ordre et faire respecter la propriété, que lui importait que Bartholo fût trompé par le barbier Figaro? Dans ce temps de malheur public, quelle est la jeune fille qui eût compati aux contrariétés qu'éprouvent messieurs Alfred ou Gustave de ne pouvoir épouser mesdemoiselles Adeline ou Léonie, elle qui ne pense plus à se marier, car il faudrait que son père pût lui assurer une dot, que sa mère pût lui donner un trousseau, que son fiancé pût compter sur un état qui assure l'avenir de leur jeune ménage... Trop de préoccupation d'esprit empêche de s'intéresser aux choses d'intelligence... j'ai donc voulu ne vous parler que d'un spectacle pour les yeux.

Lorsque vous quittez cette belle route qui traverse les Champs-Élysées, dont les arbres séculaires ont le bonheur d'être placés bien loin des lieux où se forment les révoltes, car ils n'existeraient plus, vous arrivez en face de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, cet admirable monument fondé par la victoire, achevé par la paix. Vous voyez sur la gauche de longs mâts pavoisés de nos trois couleurs, ils vous indiquent l'entrée de l'Hippodrome. Arrivées dans ce vaste cirque, dominé par ces grands arbres qui

balancent leurs cimes sous un beau ciel, vous vous sentez respirer plus à l'aise, vous oubliez que vous êtes aux portes de ce Paris si agité, si bruyant.

Mais bientôt l'orchestre vous envoie ses fanfares, les portières s'ouvrent... Un écuyer conduisant douze chevaux, quatre par quatre se précipitent dans l'arène, et exécutent une course à fond de train.

Puis quatre amazones en longue jupe de velours noir, en redowa de satin jaune, rose, bleu, vert; les cheveux en bandeaux, terminés par deux tresses tournées ensemble très-bas sur la nuque, et coiffées d'une casquette de jockey en velours noir, nouée par un ruban aussi de velours noir, dont les deux bouts pendent derrière.

A celles de vous, mesdemoiselles, qui montent à cheval, je conseillerais ce costume tout en nankin, la jupe garnie d'un galon de coton blanc, ainsi que la redowa, dont vous trouverez le patron dans votre journal, année 1846, planche X. Vous ne mettriez pas de ruban à la casquette, et vous y ajouteriez un voile vert; puis pour vous garantir du soleil, vous noueriez autour de votre cou une petite cravate en taffetas rouge ou bleu...

Mais revenons à nos amazones, qui, parties ensemble du même point, courent, luttent de vitesse, et font sauter hardiment leurs chevaux par-dessus des haies. Le prix de ce steeple-chase était un bouquet de fleurs naturelles.

Arrivent de jeunes étudiants hongrois, en capote de velours violet, garnie de fourrure, chaussés de bottines de velours, aussi garnies de fourrures, la taille serrée par une ceinture de cuir noir, et coiffés d'une espèce de schakos de velours violet, for-

mant du haut trois angles, et orné d'une aigrette blanche. Ces étudiants jouent *au chat*; c'est-à-dire que l'un d'eux est choisi par le sort, il a le *chat*; il lui faut frapper sur l'épaule d'un camarade afin de le lui donner; ce camarade, ainsi frappé, cherche, afin de se débarrasser du *chat*, à frapper à son tour; on le fuit, on se détourne à droite, à gauche, on revient sur ses pas pour éviter de recevoir la tape qu'il vous destine. Jugez comme ce jeu devient difficile quand il s'agit de faire manœuvrer un cheval... Eh bien, ces intelligents animaux ont l'air de comprendre le jeu du chat, et d'y prendre leur part.

Les portières s'ouvrent encore. Cette fois, c'est Robert Macaire, son bandeau noir sur l'œil gauche, sa grosse cravate rouge, son vieux chapeau gris et ses guenilles historiques; il est suivi de son ami Bertrand; tous deux sont montés chacun sur un petit cheval noir à tous crins, et se sauvent comme des voleurs qu'ils sont... car voilà deux autres singes qui accourent. (J'ai oublié de vous dire que Robert Macaire et Bertrand sont deux singes.) L'un des nouveaux venus est le commissaire, l'autre est un gendarme; tous deux aussi montés chacun sur un petit cheval noir à tous crins, et poursuivent les deux voleurs; mais ils ne peuvent les arrêter, Robert Macaire et son ami ont trop d'avance..... ils courent encore.

Au milieu du cirque sont placées, l'une sur l'autre, deux espèces de tables, celle de dessous plus grande que celle de dessus. Seize cavaliers portant le même costume que les écoliers hongrois défilent dans le cirque; puis ils font marcher leurs chevaux en tournant autour de cette première table, et les pieds de devant posés dessus, tandis que les pieds de derrière sont sur la terre; ensuite ils les font monter sur cette première table et marcher en tournant les pieds de devant posés sur la seconde table. Vous apercevez d'ici ces seize chevaux et leurs seize cavaliers formant

une espèce de montagne; aussitôt un de ces cavaliers lance son cheval sur cette seconde table, et le fait se cambrer de manière qu'il se tient debout sur ses pieds de derrière... on dirait la statue de Pierre I^{er} à Saint-Petersbourg. Ces nobles animaux semblaient fiers de se tenir ainsi debout comme les hommes; aussi furent-ils très-humiliés quand il leur fallut, les pieds de devant sur la terre et les pieds de derrière sur la table, faire les mêmes manœuvres, la tête en bas.

Voici deux seigneurs et une noble dame en costume du temps de Louis XV; leurs chevaux sont des sauteurs qui s'élancent à la hauteur d'un mètre... La dame en perruque poudrée n'en paraissait pas étonnée du tout... Figurez-vous une femme et un cheval en l'air... C'était effrayant à voir.

Voilà des sauteurs indiens qui, jaloux sans doute de prouver leur supériorité sur la gent chevaline, montent sur une espèce d'échafaud élastique, s'élancent dans l'air, font la culbute, toujours dans l'air, et retombent sur la terre... où l'on a eu soin d'étendre un matelas.

Les portières s'ouvrent cette fois pour laisser passer une voiture de remise. Étonnement des spectateurs; ils applaudissent avec ironie; le cocher paraît un peu embarrassé, mais il n'en continue pas moins sa route, et va se placer devant l'échafaud des sauteurs indiens. Ceux-ci s'élancent de nouveau, et passant par-dessus la voiture, et son cocher, ils vont tomber aux pieds de son paisible attelage.

Voici des chevaux, la tête ornée de plumes, parés du costume des *Barberi*, leurs confrères d'Italie, qui se mettent à courir en liberté, luttant entre eux de ruse et de vitesse.

Je laisse de côté les *Titans*; ce sont des hommes debout sur des chevaux qui galopent; ces hommes montent les uns sur les autres comme s'ils voulaient escalader le ciel... je veux arriver au spectacle le plus intéressant.

Tous les yeux sont tournés vers les portières; elles s'ouvrent enfin, et l'on voit venir à cheval les quatre parties de la journée : *la Nuit, le Matin, le Jour et le Soir*. Ce sont des femmes couvertes d'un maillot, vêtues d'une tunique légère, la tête ornée d'un large bandeau d'or... elles passent si vite que je n'ai pu remarquer que *la Nuit* avec son voile et sa tunique de crêpe noir. Derrière les quatre parties du jour, paraît le *char du soleil*, traîné par quatre chevaux blancs; *Phœbus* les guide avec une palme verte qu'il balance de sa main droite. Deux femmes, dont je ne peux préciser le caractère allégorique, ayant une tunique de gaze blanche, un long voile de gaze lilas, sont appuyées d'une main chacune sur une des épaules du dieu du jour... Vous

expliquer comment ces deux femmes se tiennent ainsi suspendues horizontalement, je ne le sais pas; le globe bleu ciel parsemé d'étoiles d'or qui tourne au-dessous d'elles, leurs voiles qui voltigent dans l'air, la course précipitée du char vous éblouissent... *on n'y voit que du feu*. Derrière le char galopent les *douze heures* du jour; leurs maillots, leurs tuniques de gaze blanche, leurs voiles de gaze rose posés comme ceux des jeunes filles qui font leur première communion, et arrêtés sur leur tête par un cercle d'or, tout cela forme le plus gracieux, le plus admirable spectacle... que nos abonnés de Paris pourront aller voir, et que je voudrais avoir pu esquisser à nos abonnés de tous les pays où le soleil se montre. J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

L'HOTEL-DE-VILLE.

Chacun des principaux monuments du vieux Paris se distingue par un style qui lui est propre, et présente aux yeux, pour ainsi dire, une des faces de l'histoire de France écrite avec l'équerre de l'architecte et le ciseau du sculpteur.

Ainsi, le ciment indestructible des Thermes éternise le souvenir de César-Julien et de la domination romaine dans les Gaules; Saint-Germain-des-Prés conserve le caractère rude et grossier des temps barbares et des dynasties frankes; Notre-Dame résume les splendeurs du catholicisme et de l'art religieux au moyen âge; le Palais de Justice évoque à la fois la vieille royauté et la vieille magistrature; le Louvre est le brillant palais des arts et de la civilisation modernes; mais l'Hôtel-de-Ville est le palais du peuple et des révolutions, palais grave et sombre, qui a pour cour d'honneur la place de Grève!

Les ombres de toutes les victimes de la pénalité légale et des crises politiques semblent errer la nuit autour de ce tragique édifice, et l'horloge lumineuse, qui se dé-

tache, dans l'obscurité, au sommet de la noire façade, semble le cadran de l'éternité, qui a sonné tant de trépas glorieux ou criminels, sur ce sanglant théâtre des passions humaines.

Dès le temps des Romains, il existait à Lutèce une riche et puissante compagnie de *nautes* ou bateliers qui exploitaient le transit du fleuve, et transportaient les marchandises par eau, de la haute Seine dans la basse. Cette compagnie se perpétua sous les rois franks, et reçut alors le nom germanique de *hanse* (association).

Autour de la hanse parisienne se groupèrent de nombreux corps de métiers, à mesure que s'accroissait la population de Paris, et ces corporations réunies formèrent le *corps-de-ville* de Paris, auquel les rois n'accordèrent point le titre redoutable de *commune*, mais qui n'en jouit pas moins de grands privilèges, tels que celui d'élire le prévôt des marchands (le maire), quatre échevins, et les vingt-quatre conseillers qui administraient, gardaient et protégeaient la ville, avec l'assistance de leurs subor-

donnés les capitaines quartainiers, chefs de la garde bourgeoise.

Le corps-de-ville de Paris, qui était organisé au treizième siècle, prit pour armes un vaisseau d'argent sur un champ de *gueule* (rouge), surmonté d'une bande bleue fleurdelisée, soit que ce choix eût été déterminé par la forme de l'île de la Cité, qui, suivant un vieil historien, ressemble à un *navire échoué au fil du fleuve*, soit plutôt en mémoire de l'antique prééminence de la compagnie des nautes de la Seine.

Messieurs de Ville, comme on appelait le corps municipal, tinrent d'abord leurs assemblées à la *Maison de Marchandise*, dans la *Vallée de Misère*, qui a bien changé d'aspect aujourd'hui en devenant le quai de la Mégisserie; puis, dans deux autres maisons qualifiées de *Parloirs-aux-Bourgeois*, parce que les notables de la bourgeoisie y *parlaient* des affaires publiques : l'une était voisine du Grand-Châtelet, abattu depuis pour faire la place du Châtelet, l'autre de la porte Saint-Michel d'où la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel a tiré son nom.

Enfin, en 1357, la Ville acheta une grande maison, située sur la place de Grève, et appartenant à Jean d'Auxerre, receveur de la gabelle; ce logis, qui avait été donné à Jean d'Auxerre par le dauphin Charles, duc de Normandie (depuis Charles V), se nommait la *Maison-aux-Piliers*, parce que le premier étage, comme ceux des autres bâtiments mitoyens, s'avancait en saillie et reposait sur une rangée de colonnes gothiques. On reconnaît encore quelques-uns de ces piliers informes dans la maçonnerie d'une ancienne maison qui fait le coin de la rue de la Mortellerie, et les vieillards se souviennent d'avoir vu, dans leur jeunesse, une sorte de galerie couverte, aussi peu élégante et aussi sale que les arcades du charnier des Innocents.

La nouvelle maison de Ville fut inaugurée sous d'orageux auspices, qui présageaient sa destinée future. Pour la pre-

mière fois, le peuple de Paris, et la bourgeoisie française en général, entraient alors en lutte avec les rois, et le prévôt des marchands, qui avait apposé le scel de la ville au contrat d'acquisition de la *Maison-aux-Piliers*, était ce célèbre Étienne Marcel, qui voulut confédérer les communes de France contre la royauté et contre la noblesse.

Ce fut du haut des fenêtres de la *Maison-aux-Piliers* que Marcel harangua les bonnes gens de Paris, après avoir fait massacrer au Palais, dans la chambre et sous les yeux mêmes du dauphin, les maréchaux de Normandie et de Champagne, chefs du parti nobiliaire. Quelques mois après, le prévôt, les échevins et les autres chefs populaires furent à leur tour massacrés par les partisans du dauphin, qui, avant de prendre la couronne, avait reçu publiquement des mains de Marcel le chaperon rouge et bleu aux couleurs de la commune.

Les robes mi-partie rouge et brunes du prévôt et des échevins réparurent derechef entre les piques des gens de métiers, dans les discordes civiles que favorisa la démente de Charles VI, et ce fut l'arsenal de l'Hôtel-de-Ville qui fournit aux Parisiens soulevés ces masses d'armes et ces maillets de plomb qui valurent aux rebelles de 1382 le terrible surnom de *Maillotins*.

La place de Grève vit ensuite tomber bien des têtes sous la hache des vengeances royales, quoique cette place ne possédât point encore exclusivement le triste privilège de servir aux exécutions capitales, qu'elle partageait avec les Halles, la Croix-du-Trahoir, le marché aux Pourceaux et les fameux gibets de Monfaucon.

Les fureurs des Armagnacs et des Bourguignons laissèrent aussi plus d'une trace sanglante sur la Grève, que venaient laver les grandes eaux de la Seine. La *Maison-de-Ville* fut au pouvoir des bouchers sous le règne sanguinaire des *Cabochiens*; et la croix de pierre qui s'élevait, comme une expiation, au milieu de la Grève, en face

de l'hôtel municipal, attira vers elle les derniers regards et les dernières pensées de bien des mourants, durant le cours du moyen âge.

Ce fut devant cette croix que les faux témoins qui avaient accusé de trahison et de malversation l'illustre prévôt des marchands, Juvénal des Ursins, vinrent faire amende honorable, pieds nus, en chemise et la corde au cou, par une froide matinée d'hiver ; de sorte que le prévôt, touché de leurs plaintes et de leur repentir, parut au balcon de la Maison-aux-Piliers, où il demeurait, et pardonna généreusement à ses ennemis.

Le seizième siècle, qui changea tant de choses en France, et qui substitua le style moitié grec et moitié italien de la *Renais-sance* à l'architecture gothique, ne manqua pas de métamorphoser la Maison-de-Ville comme le Louvre, et de bâtir au peuple un palais égal à celui des rois.

L'acquisition de plusieurs bâtiments voisins permit d'agrandir d'abord le siège municipal, qui n'était comparable ni en grandeur ni en beauté aux magnifiques Hôtels-de-Ville des vieilles communes du Nord : Paris, il est vrai, n'avait jamais eu de charte communale.

La Maison-aux-Piliers fut abattue, et la première pierre du monument nouveau posée solennellement le 15 juillet 1533, sous François I^{er}. Mais en 1549, du temps de Henri II, on changea l'ordonnance de l'édifice, à moitié construit, et l'on suivit définitivement les plans de maître Pierre Lescot, qui, malgré son titre respectable d'abbé, excellait dans l'architecture profane, et bâtissait plus de palais que d'églises.

Bientôt éclatèrent les guerres de religion qui devaient bouleverser la France pendant tout le reste du siècle ; l'exécution d'un conseiller au parlement, Anne Dubourg, pendu et brûlé en place de Grève pour hérésie, fut le signal de ces troubles déplorables au milieu desquels la capitale ne pensa guère à terminer les décorations

et les embellissements de son Hôtel-de-Ville.

Cet hôtel inachevé a été néanmoins le théâtre de grands événements à l'époque de la Ligue : ce fut là que la bourgeoisie et le *menu peuple* s'assemblèrent, à la nouvelle du meurtre du duc de Guise aux États de Blois, et résolurent de prendre les armes contre son royal assassin : là fut décidée la déchéance du dernier des Valois ; là se tenaient les réunions des *Seize* et du conseil général de la *Sainte-Union*.

Lorsque le *Béarnais*, à force d'habileté fut parvenu à étouffer la Ligue espagnole, et à s'asseoir sur le trône vide des Valois, Paris pacifié s'occupa enfin d'achever l'Hôtel-de-Ville, et le décora d'une statue équestre de Henri IV, comme un gage de réconciliation avec le roi huguenot. L'immense *grand-salle*, qui règne à l'intérieur dans toute l'étendue de l'édifice, fut terminée en 1608 : elle devait être témoin de scènes bien autrement imposantes et terribles encore que celles de la Ligue, à partir de la minorité de Louis XIV jusqu'à nos jours.

A la fin des guerres de la Fronde en 1653, le corps municipal, les députés du clergé, du parlement de Paris et des notables bourgeois, réunis dans cette salle pour délibérer sur la situation critique de Paris, pressés entre la faction royaliste du cardinal Mazarin et la faction féodale des princes d'Orléans et de Condé, furent assaillis par les soldats des princes et par la populace soulevée : l'Hôtel-de-Ville soutint une espèce de siège, et fut emporté d'assaut avec un affreux massacre ; les portes furent brûlées ; le grand escalier et le vestibule devinrent un champ de bataille encombré de cadavres.

Les fêtes publiques et royales succédèrent aux meurtres de la guerre civile ; les feux d'artifice et le feu annuel de la Saint-Jean remplacèrent les flammes de l'incendie et les décharges des arquebuses : pendant les longs règnes de Louis XIV et de Louis XV, l'Hôtel-de-Ville n'a guère

gardé la mémoire d'autres événements que des festins somptueux et des bals brillants offerts aux rois par leur *bonne* ville de Paris, dans les occasions solennelles, mariages, baptêmes, convalescences, victoires, etc.

La plus célèbre de ces fêtes fut le grand banquet donné à Louis XIV, le 30 janvier 1687, en réjouissance de son rétablissement après une dangereuse maladie; à la suite de ce banquet, le corps municipal vota l'érection de la statue du roi, sous une arcade de la cour de l'Hôtel-de-Ville. Cette statue de bronze, qui représentait Louis XIV habillé à la romaine avec son éternelle perruque, et qui, le bras étendu, semblait ordonner les trente inscriptions adulatrices consacrées à éterniser les principaux événements de son règne, n'a pas été protégée par le nom du sculpteur Coysevox, aux mauvais jours de la Révolution. Louis XIV, entre tous les rois de France, fut celui que la Révolution poursuivait avec le plus de fureur dans les actes et les monuments du *grand siècle*.

Le peuple regretta moins les décorations royales de l'Hôtel-de-Ville que la cérémonie du feu de la Saint-Jean, lequel était allumé chaque année, en grande pompe, par le prévôt des marchands, au milieu de la Grève, la veille de la Saint-Jean-Baptiste. Suivant un antique usage, aussi bizarre que cruel, on plaçait sur le bûcher un grand panier d'osier rempli de chats, et les miaulements désespérés de ces animaux divertissaient singulièrement les enfants et la populace sautant et criant à l'entour. Personne alors ne savait que ces chats brûlés vifs rappelaient les sacrifices humains des Druides en l'honneur de Teutatès. Les savants s'obstinent néanmoins à prêter une origine allégorique au feu de la Saint-Jean, qui était le dernier vestige du culte des Gaulois.

N'est-il pas probable que, de temps immémorial, cette place de Grève était un lieu de supplice? Une rue voisine porte

encore le nom de *Martroi*, en souvenir du *martyre* des criminels, et peut-être des premiers chrétiens, lorsque les Druides livraient aux flammes, devant les autels de leurs dieux sanguinaires, une foule de malheureux enfermés dans une colossale figure d'osier. Pendant des siècles, la Grève s'est montrée digne de son origine; ce n'étaient qu'appareils de mort, potences, échafauds, bûchers, roues, chaudières, piloris, verges, poteaux, etc. : tour à tour on fustigeait, on pendait, on décapitait, on *ardait* (brûlait), on rouait, on écartelait. La pénalité féodale inventait des tortures inouïes pour l'*ébattement des bonnes gens*; le juge, sur son tribunal, comptait froidement les coups de barre de fer destinés à rompre les membres du condamné, et pesait, pour ainsi dire, les gouttes de plomb fondu à verser dans les plaies du patient.

Combien de fameux scélérats ont trouvé en ce lieu fatal l'expiation de leur vie! Là des empoisonneuses, la Brinvilliers et la Voisin, sont mortes brûlées, en blasphémant dans leurs chemises de soufre; là, des régicides ont été *mis par quartiers*, Ravillac, Damiens, ces hommes de fer qui arrêtaient l'élan de huit chevaux au galop; là, furent exécutés des voleurs de grands chemins, Cartouche, Poulailleur, qui, tout brisés et haletants sur la roue, insultaient à Dieu et à l'humanité; des faux monnayeurs, des assassins, des parricides, des monstres qui ont surpassé même la vraisemblance du crime, Desrues, Deschauffour, Lescombat, etc.

Mais cette même place vit d'autres exécutions que la vengeance et l'injustice avaient préméditées, et que l'histoire vengera : ici, l'infortunée maréchale d'Ancre, qui n'avait pour toute magie que la puissance d'une âme forte sur des esprits faibles, périt dans le feu, ainsi qu'on eût fait d'une vieille sorcière, deux mois après être descendue de son rang de favorite de Marie de Médicis. Ici, Marillac et Bouteville eurent

la tête tranchée pour satisfaire l'implacable ressentiment du cardinal de Richelieu, qui feignit de punir en eux le duelliste et le dilapidateur des deniers publics. Ici, le sang le plus pur et le plus noble a coulé par la main du bourreau, lequel ne faisait qu'essuyer sa hache en passant d'un infâme et lâche meurtrier à un grand homme innocent et persécuté, tel que le général Lally.

Au mois de juillet 1789, le génie populaire revint s'asseoir dans la grand'salle de l'Hôtel-de-Ville, au signal du canon qui foudroyait la Bastille : dans cette salle, où avait trôné la monarchie absolue, furent décrétées : l'institution de la garde nationale et l'adoption des trois couleurs, qui associèrent au blason rouge et bleu du prévôt Marcel, le drapeau blanc de saint Louis. L'Hôtel-de-Ville devait enfanter toutes les révolutions importantes de la France.

Après la suppression de la prévôté des marchands et le renouvellement du corps-de-ville, la Commune de Paris s'installa dans cette même salle, où Robespierre, Saint-Just et leurs amis vinrent chercher un asile lorsque la Convention leur arracha des mains leur terrible dictature. La grand'salle vit se dénouer la tragédie du 9 thermidor : le sang de Maximilien Robespierre et de Lebas rejaillit sur son parquet, et Robespierre jeune se précipita du haut d'une fenêtre sur les piques des asségeants.

Est-il en Europe un monument qu'environnent plus de palpitants et tragiques souvenirs ? La République, ne voulant rien hériter de la monarchie, avait changé jusqu'au lieu des supplices, et transporté sa guillotine loin de la Grève ; mais la Restauration releva sur cette triste place l'échafaud criminel et politique : là tombèrent les têtes des jeunes sergents de la Rochelle, qui avaient conspiré contre le gouvernement de Louis XVIII ; là Louvel, l'assassin du duc de Berry, montra le déplorable

courage d'un fanatique ; là, en dépit des progrès de la civilisation, les héros et les fanfarons du crime n'ont pas manqué : la guillotine moderne peut étaler en trophées autant de noms exécrables que le gibet de l'ancien régime.

Quelques années plus tard, le 3 août 1830, un gouvernement provisoire s'établit à l'Hôtel-de-Ville, après la déchéance de Charles X, et nomma Louis-Philippe d'Orléans lieutenant-général du royaume. Le 24 février 1848, un nouveau gouvernement provisoire s'y installa après l'abdication de Louis-Philippe en faveur du comte de Paris, et proclama la République en conservant le drapeau aux trois couleurs. Le 15 mai suivant, des ambitieux, des insensés, après avoir envahi l'Assemblée Nationale, s'installèrent à l'Hôtel-de-Ville, proclamèrent une autre République, et arborèrent le drapeau rouge. Mais la garde nationale se réunit et vint s'emparer de la plupart de ces factieux ; les autres s'étaient sauvés par les fenêtres, par-dessus les grilles.

Les journées de juillet 1830 ont purifié la Grève de la sinistre guillotine, qui, reléguée à l'extrémité d'un obscur faubourg, ne redressera plus désormais sa hideuse charpente rouge et son couperet frais émoulu, en plein jour, au centre de la grande cité. Les régicides Fieschi et Ali-baud n'ont pas même eu la gloire de périr sous les regards de la population, qui ne fut pas convoquée à ce spectacle comme elle le fut pour Ravillac, Damiens et Louvel.

Dieu sait quelles nouvelles pages l'avenir ajoutera aux fastes de l'Hôtel-de-Ville, qui, sous les auspices de son ancien préfet M. de Rambuteau, a été augmenté, embellie, orné de statues et de tableaux commémoratifs, où nos enfants liront avec admiration l'histoire consulaire de Paris, depuis les *nautes* du Parisis jusqu'à notre époque de splendeur et de sollicitude municipales !

P.-L. JACOB, *bibliophile.*

MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND.

Une de nos grandes gloires littéraires vient de s'éteindre. M. de Chateaubriand est mort. A peine la nouvelle de cette mort a été entendue, car nous sommes dans un temps où les événements prennent tant de place que les hommes n'en ont plus.

Cependant nulle existence ne fut plus pleine que celle de cet apôtre littéraire qui, il y a quatre-vingts ans, venait au monde avec la sainte mission de réédifier la religion et de rétablir la foi.

A l'époque où naquit Chateaubriand, la France commençait à faire provision d'hommes, car le moment approchait où elle allait avoir besoin des plus grandes intelligences et des âmes les plus éprouvées.

C'était en 1769, et vingt ans après le pays avait ressenti la première commotion du tremblement social qui s'agita pendant quinze années, et dont nous recevons aujourd'hui le contre-coup. Il fallait, c'était la volonté de la Providence, qu'à cette heure de trouble et de ténèbres, il y eût un homme, assez jeune pour être enthousiaste, qui tendit d'un bout à l'autre de notre société le fil qui devait la guider, et l'aider à sortir du chaos, comme Ariane offrit à Thésée le fil qui devait le conduire hors du labyrinthe, après la défaite du Minotaure.

Mais le poète comprit une chose, c'est que l'on bâtit mal quand on a les pieds dans le sang. Il quitta la Bretagne, où il était né; l'Océan, qui avait bercé son enfance de ses murmures infinis et de ses tempêtes splendides, et il alla en Amérique. L'Amérique avait un double attrait

pour lui, celui d'un pays neuf et d'une civilisation nouvelle. Il avait là deux choses à voir, le pays trouvé par Christophe Colomb, la république tentée par Washington.

Nous ne nous ferons pas l'historien d'un voyage que l'auteur des *Martyrs* a raconté lui-même. Nous ne pouvons citer que comme un fait ce qui pour lui fut l'occasion d'un chef-d'œuvre.

Disons seulement que de ce double but qu'il s'était proposé en partant, et qu'il avait atteint, il rapportait deux choses : une langue et une foi nouvelles, *Atala* et les *Natchez*.

En 1792 le voyageur était de retour ; c'est qu'au milieu de son exil volontaire, une voix lui avait dit : Louis XVI est prisonnier ! Et le sujet s'était souvenu de son roi, comme le chrétien s'était souvenu de son Dieu.

Lisez les lignes où le voyageur revenu raconte l'impression que lui fit la vue de Louis XVI coiffé du bonnet rouge, et vous aurez lu une des plus belles pages qui existent.

Un moment il croit qu'il en a fini avec le voyage, et il veut remplacer les hasards de la route par le foyer de la famille. Il se marie, et quelque temps après prend du service et se trouve au siège de Thionville. Mais l'arme qui le faisait soldat n'était pas l'épée, et le capitaine de cavalerie n'eut pas d'ambition militaire.

Pendant ce temps les grands événements étaient en train de faire un grand homme ; nous sommes en 1800, et Bonaparte devient Napoléon.

M. de Chateaubriand a deviné l'homme

qui l'aidera pour la réédification qu'il tente. Aussi, sans souvenir d'opinion politique, car le génie et le cœur n'en ont pas, car ils doivent aller par tous les chemins où il y a du bien à faire, il publie le *Génie du Christianisme* et le dédie au premier consul.

Le succès du livre fut immense, le résultat fut un bienfait. A partir de ce moment, M. de Châteaubriand pouvait croire à lui, car il avait rendu à ses frères la consolation de croire en Dieu.

Dans ces derniers temps, avec l'égoïsme et l'ingratitude communs à toutes les grandes nations, on ne voyait plus dans l'immortel auteur du *Génie du Christianisme* qu'un écrivain, et l'on oubliait que ce style magique et cette forme merveilleuse dont il trouva le secret, n'étaient que l'enveloppe d'une pensée régénératrice, le corps admirable d'une âme nouvelle. Notre génération, il faut le dire, manquait de reconnaissance envers le patriarche littéraire, elle profitait des découvertes de son génie, comme les athées qui profitent des bienfaits de la nature, et n'en remerciaient pas le Créateur.

Notre littérature marche dans une route large, magnifique, pleine de parfums et de rayons; mais il faut que nous sachions bien à qui nous la devons. Maintenant que celui qui l'a tracée est mort, et que l'éloge qu'on fait de lui ne peut plus avoir l'air d'une flatterie, comparons ce que faisaient les autres avec ce qu'il faisait lui, et agenouillons-nous devant l'homme sans lequel notre littérature ne serait qu'une promenade sans but, qu'un chemin sans horizon.

M. de Châteaubriand voulait voir Rome. C'était tout naturel. Rome le rapprochait de Dieu. Puis il fallait que l'idée des *Martyrs* lui vînt, et le Colysée était le décor devant lequel il devait évoquer ces ombres disparues.

De l'Italie il passe en Grèce, arrive aux bords de l'Eurotas, et appelle : Léonidas ! Léonidas ! et sa voix meurt et se perd au

milieu des lauriers roses qui bordent le fleuve, et la pensée seule du poète répond à sa voix.

A cette heure nous pouvons aller sur les bords de l'Eurotas, à la place où se trouvait l'auteur de l'*Itinéraire*, et crier : Châteaubriand ! comme il a crié : Léonidas ! et quoique nous soyons séparés de l'un par des jours, et que nous soyons séparés de l'autre par des siècles, notre voix s'éteindra dans le même silence, car la terre a perdu les traces des pas de l'un comme de l'autre, du guerrier comme du voyageur, et l'histoire seule, cet airain éternel qui résonne toujours au contact d'un grand nom, pourra répondre désormais à notre voix.

Mais la Grèce et ses dieux ne suffisent pas au poète chrétien, c'est Jérusalem et le Christ qu'il lui faut.

Le pèlerinage fut fait, et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* parut.

« Pourquoi donc M. de Châteaubriand n'est-il pas de l'Académie ? » demanda Napoléon après avoir lu une phrase du livre. Marie-Joseph Chénier venait de mourir. M. de Châteaubriand prit à l'Académie le fauteuil que le frère d'André Chénier laissait vacant.

Il prit ce fauteuil trop petit pour lui, et il le laisse trop grand pour les autres.

1815 arrive.

« Qui remplacera l'empereur ? » s'écria la France épouvantée.

« Le roi, » répondit Châteaubriand avec confiance.

L'écrivain est fait pair de France et conseiller d'état. Mais comme M. de Châteaubriand n'accepte rien pour rien, il publie : *La Monarchie selon la Charte*.

Ce livre disait : Hors de la Charte point de salut.

Le roi vit dans ce livre une menace... c'était un conseil.

Le poète fut disgracié, perdit sa place, et en arriva à la nécessité de vendre ses livres et sa petite maison pour vivre.

Prononcer le nom de M. de Châteaubriand, c'est évoquer toute une époque, c'est retracer les événements les plus étranges de notre histoire, c'est réveiller tout un monde.

Si jamais homme fut poète, c'est lui; si jamais poète fut devin, c'est lui encore.

La dynastie à laquelle il recommande de ne pas violer la Charte tombe pour l'avoir violée. Le conseil et la menace ne font plus qu'un.

La révolution de juillet arrive. M. de Châteaubriand ne veut pas survivre à la monarchie qu'il a toujours défendue, et s'exile en Suisse.

A partir de ce moment, comme Charles-Quint, le poète s'enferme vivant dans une tombe.

Il achève sa traduction du *Paradis perdu*.

N'était-il pas influencé par les événements, et ne retrouvait-il pas dans l'œuvre

de Milton une poétique et douloureuse analogie avec ce qui venait de se passer?

La France n'était-elle pas le paradis perdu des Bourbons?

Au milieu de sa retraite, le bruit de notre dernière révolution est arrivé aux oreilles de l'illustre exilé; et le 4 juillet 1848, il est mort en souriant au buste d'Henri V, car jusqu'à la mort il fut fidèle.

Au pied du lit du mort était une boîte qui contenait les *Mémoires d'Outre-tombe*.

Qui sait si ce livre n'aura pas sur l'avenir l'influence que celui qui l'a écrit a eue sur le passé?

Les funérailles de M. de Châteaubriand ont eu lieu le 8 juillet; son corps reposera sur une île de granit, située en avant de Saint-Malo. La mer l'enveloppe entièrement. A celui qui a eu l'espace pendant sa vie, il fallait bien l'immensité après sa mort.

ALEXANDRE DUMAS fils.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE N° 1.

Je suis une des clefs de la France. J'élève mes hauts remparts, les tours de mes églises et les cheminées de mes noires usines au-dessus de plaines fertiles, que nuancent tour à tour les fleurs jaunes du colza, la verdure et l'or des épis, et les tiges frêles du lin, aux fleurs azurées. Je fournis à la toilette des femmes un de ses plus coquets ornements, et l'activité de mon négoce me met en relation avec tout

l'univers. Sept fois je me vis assiégée; mais un seul de mes ennemis, roi aussi politique que valeureux guerrier, me traita avec rudesse. Le dernier de mes vainqueurs, et le plus noble, me donna pour jamais à la France; et je devins alors un des plus beaux fleurons de sa couronne. Un demi-siècle écoulé, je lui servis de rempart, et nos destinées désormais sont inséparables.

CORRESPONDANCE.

Toi, qui sympathises avec moi, chère petite amie, tu seras contente d'apprendre que Paris continue d'être calme.... Espérons que ce calme de la rue fera place à l'activité du commerce et des affaires; car cette activité pour Paris, c'est la vie, et Paris ne peut pas mourir.

J'ai encore à t'expliquer une vraie planche de demoiselle; il y a de tout : j'aurai bien du malheur si tu n'y trouves pas un ouvrage qui te plaise.

Le n° 1 est un encadrement de mouchoir; il se brode au plumetis, et les dents s'exécutent en points de cordonnet; le trait qui forme la dent à l'extérieur se fait en points de feston.

Ce dessin peut servir pour manteau de baptême, bas de jupon, devant de camisole.

Le n° 2 représente le quart d'un mouchoir qui se brode au plumetis. On l'encadre d'un point à jour au bas duquel on coud une dentelle. Tu vois que les mouchoirs n'ont que 45 centimètres carrés. Tu fais des jours dans ces clochettes et dans ces espèces de marguerites. Si tu ne sais pas faire de jours, tu achètes plusieurs petits morceaux de tulle de différentes grosseurs : double réseau et tulle de Bruxelles; lorsque tu as brodé les pétales des clochettes, tu bâtis le tulle de Bruxelles sur le calice de ces fleurs, tu l'arrêtes par un point de cordonnet, puis tu découpes le tulle qui dépasse. Lorsque tu as brodé les pétales de ces espèces de marguerites, tu bâtis, sur la plus grande, du tulle double réseau, tu brodes mates les pois qui sont tout autour, puis tu découpes le tulle qui dépasse. Tu brodes mate le demi-cercle du milieu des plus petites marguerites, tu bâtis sur cet

espace vide une autre espèce de tulle, tu l'arrêtes par un point de cordonnet, et tu découpes le tulle qui dépasse. Lorsque tu as brodé ce riche mouchoir, tu découpes à l'envers la batiste qui se trouve sous les différents tulles.

Au milieu du fond de ce mouchoir tu broderas l'espèce d'écusson n° 1, planche VII, et tu y placeras les initiales des noms de la personne qui recevra de toi ce riche présent.

Le n° 3 est un dessin qui se brode au point de cordonnet et en points de feston, autour d'un mouchoir, au bas d'un jupon, d'une camisole; tout ce qui est noir est entouré d'un point de cordonnet et se découpe; les dents, le cercle et la ligne droite se brodent en point de feston.

Ces bandes peuvent garnir des bonnets de nuit, des bas de pantalon, des cols de percale.

Cette broderie découpée se nomme broderie anglaise.

Le n° 4 est une dent pour bas de jupon, garniture de mantelet. Ce feston se fait plein; c'est-à-dire que l'on pique son aiguille sur la ligne du haut, et qu'on la sort sous la ligne du bas, couvrant ainsi avec son coton l'espace qui se trouve entre les deux traits qui forment ce feston.

Denise, Estelle, Florence, se brodent sur les mouchoirs du matin. Ces noms sont choisis parmi les plus jolis et les plus ordinaires. Je t'en promets vingt-six, afin que tu aies ton alphabet d'initiales. Tu pourras alors écrire tous les noms du calendrier.

Le n° 5 est un col qui s'exécute en lacet et en points de feston.

Tu calques ce dessin sur un papier vé-

gétal, c'est-à-dire le dessin formé par le lacet; tu places ensuite ce papier sur un papier vert. Tu as une pièce de lacet; place l'un des bouts de cette pièce à l'un des angles du haut du col, sous le menton. Tu bâtis ce lacet, en le retournant pour former chaque angle de chaque feston. Arrivée au point d'où tu es partie, tu coupes ce lacet; tu le replaces à l'un des angles qui se trouvent au dessous de ce premier angle, et tu le bâtis en suivant les dessins qui forment le fond du col; arrivée au point d'où tu es partie, tu coupes le lacet, et le replies. Tu retires le papier en le déchirant.

Pour réunir ensemble ces lacets, tu prends du fil d'Irlande fin, tu l'enfiles dans une aiguille, tu consolides tous les angles de ce dessin sans faire de nœud à ton fil, mais en coulant, pour commencer et pour finir, ton aiguille au milieu du lacet, de manière à cacher ce fil. Lorsque tu as consolidé tous les angles, tu places, je suppose, ton fil à partir du n° 5; tu le coules sous les lacets en descendant jusqu'au milieu du feston du bas, tu reviens sur ce fil en faisant un léger point de feston, tu te retrouves sous le n° 5. Coule ton fil sur la droite, descends jusqu'au lacet, reviens sur ce fil en faisant un léger point de feston; recouvre de même toutes ces lignes par un fil et un léger point de feston. Ce genre de broderie imite la vieille guipure. C'est un travail très-facile, très-solide et qui ne demande pas une grande attention.

Le n° 6 est la manchette; elle se fait de même.

Col et manchettes se garnissent d'un gros picot cousu au bas des dents.

Si tu avais le malheur de tomber en deuil, tu achèterais du crêpe noir, de la soutache noire; tu taillerais en crêpe deux cols sur le modèle n° 5, tu placerais sur ce modèle un des cols de crêpe; et comme tu verrais le dessin au travers, tu suivrais avec une aiguille enfilée de fil blanc les

dessins du lacet qui sont au milieu du col; quant aux deux côtés et au bas, ils ne seraient brodés que par un lacet posé droit comme dans le haut de ce col. Tu placerais sur le fil blanc la soutache noire, et tu la coudras avec une soie noire passée au milieu; tu retirerais le fil blanc; puis tu doublerais ce col avec celui qui n'est pas brodé.

Lorsque tu prendrais le demi-deuil, tu ferais le col et les manchettes en crêpe blanc, que tu broderais en soutache de soie grise.

Le n° 7 est le Chat que tu m'as demandé pour pendant au Chien de l'année dernière. Sur canevas de soie, ce chat peut servir pour rond de serviette — sur canevas n° 16 il peut servir pour cabas, pelote — sur canevas n° 12 il peut servir pour fond de chaise, tabouret, coussin... Tu vois qu'il est bon à beaucoup d'usages... excepté à prendre des souris... *Tu as le chat!* mais pas sur l'épaule, comme les *étudiants hongrois*.

Le n° 8, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées pour rendre ce dessin.

Le n° 9 est un bonnet qui se fait au crochet, pour petit enfant; le nombre des mailles étant parfaitement indiqué, je n'ai rien à te dire, sinon que le graveur, au lieu de tirer une simple ligne pour indiquer la forme de ce bonnet, a fait à la place un rang de chaînette.

Le n° 10 est un dessin de tricot point de Paris.

Je te le conseille pour le fond d'un châle.

Achète de la laine blanche à 25 francs le demi-kilog., de longues aiguilles en baleine ayant 14 millimètres de circonférence. Monte toujours un nombre de mailles qui puisse se diviser par quatre, et ajoutes-en deux pour les bords.

Pour apprendre ce point et avoir un aperçu exact de la largeur que pourront te donner tes aiguilles, monte 12 mailles, et 2 de plus pour les deux bords, total 14 mailles. Fais une première aiguille.

Ce tricot se fait à l'endroit.

1^{re} *aiguille*. Tricote une maille simple — deux mailles ensemble — encore deux mailles ensemble — tourne deux fois la laine autour de ton aiguille de droite — tricote deux mailles ensemble — encore deux mailles ensemble — tourne deux fois la laine autour de ton aiguille de droite — deux mailles ensemble — encore deux mailles ensemble — il te restera une maille que tu tricotes simple — tu dois avoir 12 brides sur ton aiguille.

2^e *aiguille*. Tricote quatre mailles simples — une à l'envers formée avec la dernière des brides tournée sur l'aiguille précédente — trois mailles simples — une à l'envers formée avec la dernière des brides tournées sur l'aiguille précédente — il te restera trois mailles que tu tricoterai simples — tu dois avoir 12 brides sur ton aiguille.

3^e *aiguille*. Tricote deux mailles simples — tourne deux fois la laine autour de ton aiguille de droite — tricote deux mailles ensemble — encore deux mailles ensemble — tourne deux fois la laine autour de ton aiguille de droite — tricote deux mailles ensemble — encore deux mailles ensemble — tourne deux fois la laine autour de ton aiguille — il te restera deux mailles que tu tricotes simples — tu dois avoir 14 brides sur ton aiguille.

4^e *aiguille*. Tricote trois mailles simples — une à l'envers — trois mailles simples — une à l'envers — trois mailles simples — une à l'envers — il te restera deux mailles simples que tu tricoterai à l'endroit — tu dois avoir 14 brides sur ton aiguille.

Recommence à partir de la 1^{re} *aiguille* jusqu'à la 4^e, et continue pour t'assurer que tu sais bien ce tricot.

Le fond de ton châle devra avoir un mètre 50 centimètres carrés; lorsque tu as mesuré ce que douze mailles te font de large, 4 centimètres, je suppose. Ce modèle n° 10 est un peu trop petit, il te faudra 446 mailles pour la largeur. Quand

ton tricot sera carré, tu y ajouteras une bordure haute de 25 centimètres, que tu feras avec le tricot feu d'artifice, année 1846, numéro X.

Si ce travail te fait peur, commence par un petit fichu carré qui te servira de marmotte pour jeter sur ta tête, un de ces soirs de l'automne qui s'avance. A cette marmotte, tu ne feras qu'une frange, c'est-à-dire que tu enfileras de la laine dans une aiguille, tu en passeras tout autour des bords de ton tricot, des brins longs de 10 centimètres, dont tu noueras les deux bouts ensemble, près de ces bords.

Avec de fines aiguilles et du fin fil d'écosse, tu te feras de fort jolies manchettes, de fort jolis cols, et surtout bien solides.

Avec de plus grosses aiguilles et de la laine de couleur, tu aurais un charmant manteau de lit que tu terminerais par une bordure d'une autre couleur, laquelle bordure serait la dentelle planche VI, n° 10, année 1848, ou bien la frange planche VII, n° 10, même année, laquelle frange serait tricotée avec de la laine plus grosse que celle du fond du manteau de lit et avec d'aussi grosses aiguilles. Si tu préférerais une bordure avec le dessin feu d'artifice planche X, année 1846, cela serait aussi très-joli. Tu sais que pour former les quatre coins de ton manteau de lit, tu fronceras : dentelle, frange ou dessin feu d'artifice, jusqu'à ce que tu en aies obtenu une pointe; la laine se prête parfaitement à former ces coins.

Le fond du manteau serait rouge, bleu, jaune ou vert, la bordure serait blanche, celle feu d'artifice surtout, elle a l'air d'une dentelle.

Si cela te paraissait trop lourd, de tricoter d'un seul morceau ce fond de manteau de lit, tu ne ferais que des bandes de 50 points de large, ce qui te représenterait quatre fois ce modèle n° 10; tu tricoterai chaque bande d'une couleur différente. Je te recommande : rouge — saumon — bleu Joinville, puis encore : rouge — sau-

mon—bleu Joinville, et toujours de même, puis tu réunirais ces bandes par une espèce de surjet fait avec de la laine de la couleur d'une des deux bandes. Tu placerais les bandes en travers du lit. Je te conseillerais pour bordure une frange faite sur celle indiquée pour la marmotte. Tu ferais cette frange de la couleur de chaque bande de tricot.

Le n° 11 est la moitié du dos d'un corsage de mousseline servant de canezou.

Le n° 12 est la moitié du devant, qui se taille double; il se fronce en gerbe au milieu du devant, à partir de l'étoile. L'épaulière se fronce à partir d'une étoile jusqu'à l'autre, et se coud à l'épaulière du dos, étoile contre étoile.

Le n° 13 est la manche, qui se fronce légèrement du bas.

Le n° 14 est le poignet, auquel on coud la manche. Il se taille double.

Le n° 15 est une manche courte qui peut remplacer la manche longue.

Le n° 16 est la moitié de la ceinture, à laquelle on monte le canezou; cette ceinture forme la pointe devant.

Et maintenant, reposons-nous un peu; causons. Tu me demandes des nouvelles de *mon beau Paris, de mes gais boulevards...* tu te moques de moi... Hélas! oui, Paris n'est plus beau, mes boulevards n'ont plus d'arbres; on ne rencontre dans les rues que des femmes sales, couchées le long des trottoirs; elles ont toutes un bandeau sur le front... il paraît que c'est le costume de rigueur. A leurs côtés, sur leurs genoux dorment de gras enfants bien frais; s'ils ne dorment pas, ils se roulent dans la pousière en mangeant des fruits et un gros morceau de pain blanc. Ne va pas croire, ma chère, que je n'ai pas un sou à leur service. Mendier, c'est maintenant un état; et *chaque état doit nourrir son maître*, dit le proverbe. Au lieu d'élégants, on ne rencontre que de braves petits mobiles; au lieu d'élégantes, des cantinières, et il faut leur rendre justice, leur costume est charmant :

bottines noires, pantalon gros bleu, corsage amazone et jupe ne descendant qu'aux genoux; col blanc rabattu et manchettes; cheveux en bandeaux, tresse tournée très-bas par derrière; sur cette tresse un chapeau ciré, rond, posé de côté, orné d'un long ruban noir noué autour de la forme et retombant très-bas derrière; ce chapeau retenu par deux rubans noirs noués sous le menton; de longues boucles d'oreilles et une main dans la poche de la jupe. La vivandière de la garde nationale porte le petit tablier blanc et le chapeau orné d'un ruban aux trois couleurs... La vivandière de la ligne a le pantalon garrance. Mais il y a des variantes. J'ai vu de jeunes vivandières de la garde nationale portant le chapeau de feutre noir à larges bords, orné d'une longue plume noire, l'amazone à revers blanc et passepoils rouges. Il y a presque au tant de ces vivandières que de compagnies... c'est un nouvel état.

Je pense si peu à la toilette, que j'allais oublier notre gravure de modes.

La demoiselle qui, à genoux devant son prie-Dieu, demande à la Vierge de consoler notre France chérie, a une jupe de taffetas gris, et un corsage de mousseline blanche.

Nous pouvons trouver dans cette mode un moyen d'économie. Un corsage usé, déformé: on le découd, on monte la jupe sur une ceinture d'étoffe pareille, taillée sur le modèle n° 16 de cette planche VIII; et avec ce corsage blanc, on obtient une toilette toute fraîche.

Ce corsage peut se faire en percale blanche; c'est même ce qui convient le mieux pour les petites filles.

La demoiselle qui soulève la portière, a un chapeau de gros-de-Naples, recouvert d'un tulle de soie à double réseau. Sa robe est de barège à raies, et son mantelet de mousseline unie; la garniture n'en est pas assez froncée, c'est la faute du dessinateur.

Mais si je ne suis plus coquette pour

toi, je veux cependant que tu sois toujours belle. En achetant les patrons de l'*Industrie Parisienne*, dans le magasin de mercerie faisant le coin de la rue de Hanôvre, n° 21, j'ai découvert une pommade appelée *crème céleste*, qui existe depuis soixante ans. Elle maintient la fraîcheur du visage et fait disparaître les rougeurs, les petits boutons qui sont la suite d'un sang échauffé par les veilles, ou par trop d'application au travail. On prend de cette crème grosse comme une noisette, on l'étend sur un linge, sur une largeur de 4 centimètres carrés, et l'on s'en frotte le visage, puis on s'essuie comme si l'on venait de se laver avec de l'eau. Si l'on a des boutons ou des rougeurs, on ne s'essuie pas tout de suite, afin de la laisser pénétrer dans les pores. Cette crème se conserve dans un endroit frais. Elle coûte 1 fr. 50 le pot.

Voilà le seul article de toilette que tu

liras dans ton journal. Comment veux-tu que l'on ose se mettre une belle robe quand elle peut froisser des haillons?... ce n'est pas dans l'intérêt de la belle robe que je parle; mais dans celui des haillons. Aussi je me fais une figure de circonstance, figure bien naturelle, je t'assure; et lorsque je marche dans la rue, tous ceux qui me rencontrent doivent être contents de moi : c'est qu'il y a des temps où il faut plutôt faire pitié qu'envie. Voilà comme beaucoup de proverbes, bien que retournés, se trouvent toujours de mise.

Et à propos de proverbes, j'ai à t'expliquer notre rébus.

Une carte retournée — un homme qui pêche — une famille bien pauvre — un i — un cordier travaillant. Ce qui veut dire : *A tout pêcheur miséricorde.*

Je t'aime et te suis toute dévouée,

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

1^{er} AOUT 1469. — INSTITUTION DE L'ORDRE DE SAINT-MICHEL.

Depuis longtemps, Louis XI avait conçu le projet de cette institution. L'ordre de l'Étoile, créé par Jean le Bon, paraissait entièrement tombé dans l'oubli; il était plus aisé d'en établir un nouveau que de relever la splendeur de l'ancien. Le roi choisit pour patron de sa nouvelle confrérie chevaleresque saint Michel, archange, protecteur du royaume de France; il donna pour insigne une croix à huit pointes, avec la devise : *Immensi tremor Oceani*. Le chef-lieu de l'ordre était l'antique abbaye de Saint-Michel, située aux frontières de la Normandie et de la Bretagne, et dont

l'architecture hardie domine la vaste étendue de l'Océan. Les armoiries des membres de l'ordre étaient suspendues dans une vaste salle, de l'aspect le plus noble, mais qui, dégradée maintenant, sert d'atelier aux prisonniers.

L'ordre de Saint-Michel se conserva dans sa splendeur durant environ deux cents ans. Louis XIV en porta le nombre des membres à cent. Depuis Henri III, on ne pouvait être reçu dans l'ordre du Saint-Esprit qu'on n'eût auparavant été décoré de celui de Saint-Michel. C'était là ce qu'on appelait être *chevalier des ordres du roi*.

MOSAIQUE.

LES SÉANCES DE HARIRI,

Poésies traduites de l'Arabe.

« Heureux celui qui retrouve le soir le

» foyer domestique, et s'y assied au milieu
» des siens !

» J'aime à contempler les palmiers élan-
» cés qui se balancent sur la route, j'aime

» à respirer le parfum des fleurs ; mais ce
» ne sont point les fleurs ni les palmiers
» de mon pays ; ils ne disent rien à mon
» âme.

» A la vue de ma patrie , qui pourrait
» ne pas s'écrier : C'est ici la place du pa-
» radis terrestre !

» Les regrets, les soupirs sont l'apanage
» du proscrit qui s'en éloigne ; et moi ,
» mon supplice a commencé depuis que
» les infidèles m'ont banni de Saroudje !

» C'est à Saroudje que rampait mon en-
» fance, c'est de là que partit le souffle de
» ma jeunesse.

» Je rencontre de jeunes filles qui sou-
» rient à leur père, mais pas une ne me
» sourit... Ma fille, devenue captive, reste
» au pouvoir des vainqueurs.

» Mais mon exil est fini. A Saroudje !
» ma brave chamelle ; marche la nuit ,
» marche le jour, marche sans cesse !

» Fends l'écorce du sol, galope de dé-

sert en désert ; qu'un peu d'eau suffise
à ta soif.

» Ne t'agenouille pas avant le but, car
» je jure sur ma foi, je jure par le temple
» saint aux majestueuses colonnes, que, si
» tu me ramènes dans ma patrie, je te
» traiterai comme mon enfant. »

SILVESTRE DE SACY.

On a placé sur les quatre piliers du tran-
seps de Notre-Dame, ces quatre inscrip-
tions en lettres blanches sur fond noir :

« Le bon pasteur donne sa vie pour ses
» brebis. »

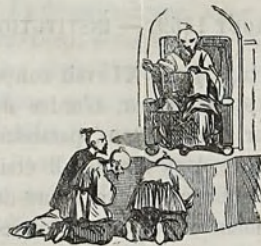
« Que la paix soit avec vous. »

« Je désire que mon sang soit le der-
» nier versé. »

» Seigneur ! Seigneur ! prenez pitié de
» votre peuple. »


Ce sont les dernières paroles qu'ait pro-
noncées avant sa mort le saint archevê-
que de Paris.

RÉBUS.



A O



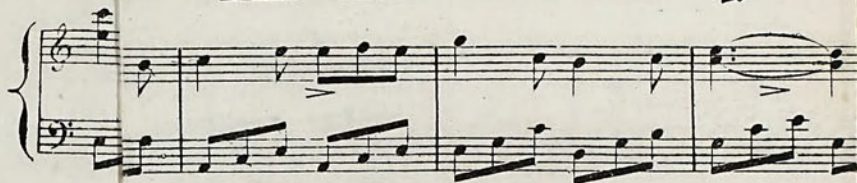
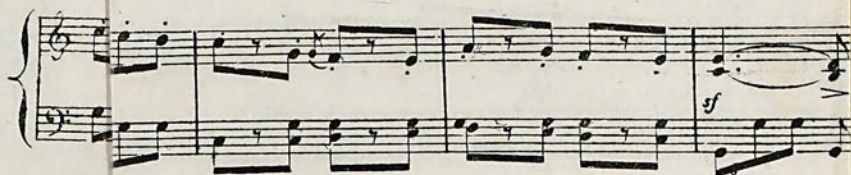
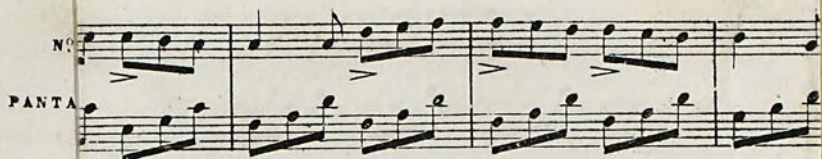
D' 



CH. GILBERT SC.

Méry
A U B E
Bar-sur-Seine.

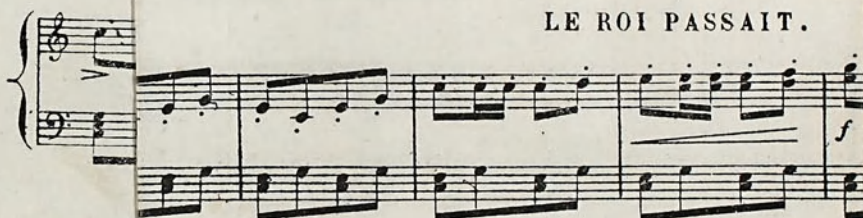
N^o 1.
PANTA



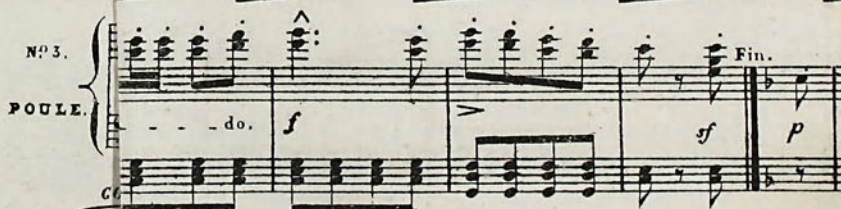
N^o 2.
ÉTE.



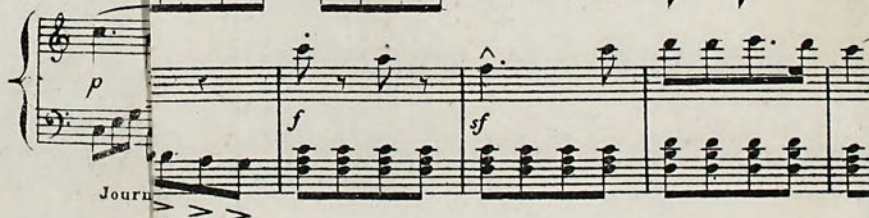
LE ROI PASSAIT.



N^o 3.
POULE.



Journ





N^o 1.
PANTALON.

CODA.

Fin.
p delicato.

JE NE DÉSERTERAI JAMAIS!

N^o 2.
ÉTÉ.

TRIO DE LA PRISON.

Grazioso.
N^o 3.
POULE.

CODA.

COUPLETS DU FUSEAU.

Nº 4.
PASTOURELLE.

LE ROI PASSAIT.

Nº 5.
FINALE.

Gravé par M^{lle} NIDART née Damours.

Ou a
avez
Jeux
pour f
fières
avait s
ciété d
ont tro
ses tale
moins
Ce fi
que s'e
nompr
ou du
bre 132
Toussai

Handwritten musical score on aged paper, featuring two staves per system. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, and dynamic markings like *f* and *ff*. The score is divided into several systems, with some systems ending with *D.C.* (Da Capo) or *D.G.* (Da Capo). The paper shows signs of age, including discoloration and wear along the edges.

System 1: Two staves of music.

System 2: Two staves of music.

System 3: Two staves of music.

System 4: Two staves of music. The first staff begins with a forte (*f*) dynamic marking. The system concludes with the instruction *D.G.*

System 5: Two staves of music. The first staff begins with a forte (*f*) dynamic marking. The second staff includes a fortissimo (*ff*) dynamic marking and the instruction *CRPS*.

System 6: Two staves of music. The first staff begins with the instruction *espressione.* and a forte (*f*) dynamic marking.

System 7: Two staves of music. The first staff begins with a forte (*f*) dynamic marking. The system concludes with the instruction *D.C.*



ou a
avez
Jeux
pour
fières
avait s
ciété
ont tr
ses tale
moins
Ce
que s'e
nompr
ou du
bre 13
Toussa

